01-12-25 BNF DLP 864

N° 343 – Décembre 2025 – 3 €
Journal local réalisé par et pour les habitants du 18e

LE 18E DU MOIS

À L'ÉCOUTE DES TOUT-PETITS

■ CRÈCHE PARENTALE, DES FAMILLES SUR LE PONT ► P.4
■ LIRE DÈS LE BERCEAU ► P.5
■ S'OUVRIR AU HANDICAP ► P.6



Thierry Nectoux - DR

HÔTEL DES TROIS FRÈRES
UNE MOBILISATION PAYANTE

► P.10

MUSIQUE AU LMP
OSEZ LE CLASSIQUE !

► P. 21



MAIS QUE RESTE-T-IL DES JO 2024 ?

► P. 9

NOËL
HUIT CADEAUX SURPRENANTS

► P.7

BnF PHS
R FOL JO 32713

9 771259 903008

édito

LE MOIS DES ENFANTS

Notre onzième et dernier numéro de l'année 2025 est là ! Et avec lui, un gros et beau dossier qui était dans nos cartons depuis plusieurs mois. Si la natalité continue de baisser en France, le milieu de la petite enfance a su se réinventer pour répondre aux défis de notre société. Notre arrondissement n'y fait pas exception puisqu'on y trouve de nombreuses structures qui accueillent les tout-petits et leurs parents et qu'on y prépare plusieurs événements en lien avec le développement des enfants en bas âge (*voir notre agenda p. 10 et 11*).

Cette édition de décembre nous a également offert l'opportunité de raconter et de mettre à l'honneur la mobilisation citoyenne qui a eu lieu dans le quartier de la Goutte d'Or ces dernières semaines. Mobilisation qui s'est avérée payante puisque Mebarek Hammar, résident historique de l'hôtel des Trois Frères et menacé d'expulsion a obtenu gain de cause grâce au soutien d'un collectif.

Enfin, ce numéro 343 est aussi l'occasion de revenir sur l'héritage des infrastructures olympiques, de vous inciter à découvrir la musique classique au Lavoir moderne parisien et surtout d'anticiper les fêtes de fin d'année. Entre un concert, une bonne bouteille, un monument funéraire ou une boîte de Noël solidaire, nous vous avons concocté une savoureuse sélection de huit cadeaux surprenants, sans oublier notre traditionnel agenda contenant dix marchés de Noël organisés aux quatre coins de l'arrondissement. À l'année prochaine. MAXIME RENAUDET ●

VENTES EN BAISSE ? MOTIVATION INTACTE

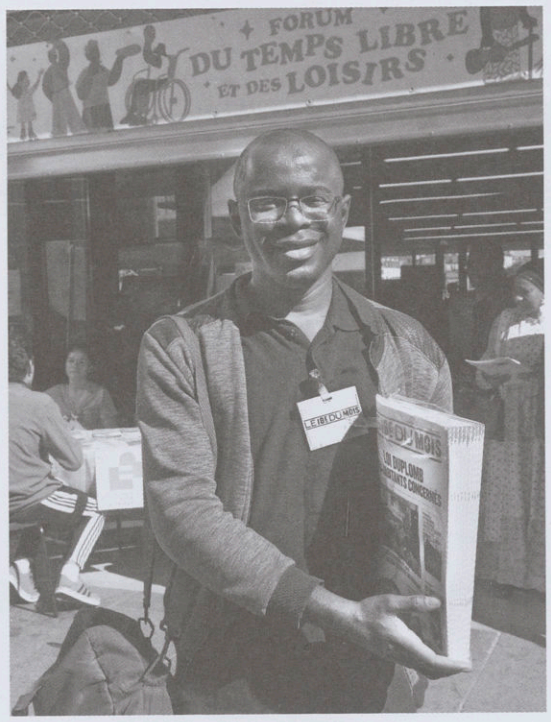
Il fût un temps où *Le 18e du mois* rendait compte chaque année du nombre de ventes qu'il réalisait tous les mois. Aujourd'hui, à l'approche d'un nouveau millésime qu'on espère plus prospère, nous reprenons cette tradition. Par souci de transparence, mais aussi pour vous montrer – hélas – qu'à l'image d'autres médias (indépendants), la crise de la presse nous traverse de plein fouet. En effet, sur la période 2024/2025, les ventes de la presse quotidienne régionale (PQR) sont en baisse de 5,3 % par rapport à 2023.

De notre côté, que ce soit nos abonnements ou nos ventes au numéro, nos chiffres continuent de baisser : en 2024, nous avons écoulé en moyenne 974 journaux par mois, contre 1 241 en 2020, soit une diminution de 21,5 %. À l'heure où nous écrivons ces lignes, nous sommes passés en moins de cinq années de 554 à 360 abonnés, ce qui représente une baisse de 32 %.

Ces chiffres peuvent s'expliquer par plusieurs paramètres : changement des habitudes de consommation, évolution démographique et sociale, crise de confiance dans les médias, réduction de la visibilité (liée notamment à la disparition des kiosques), baisse du pouvoir d'achat, concurrence accrue des réseaux sociaux, des sites d'information, etc.

Malgré ces chiffres en baisse, notre motivation reste intacte, au même titre que notre confiance en la presse papier locale, encore plus dans un contexte de crise démocratique et de mainmise sur les médias et le monde de l'édition. Si les finances du journal s'en trouvent ainsi touchées, nous ne tirons pas pour autant la sonnette d'alarme, mais en profitons pour rappeler l'importance la presse indépendante, n'en déplaise aux sous-mariniers de la communication qui voudraient écrire à notre place.

Alors, pour ce dernier numéro de 2025, n'hésitez pas à nous soutenir en vous abonnant ou en nous faisant un don. N'hésitez pas non plus à en parler autour de vous, à nous communiquer de nouveaux lieux où être distribués et à nous soumettre des informations ou des idées de sujets. Belle fin d'année. ● LA RÉDACTION



Jean-Claude N'Diaye

STEL, NOTRE KIOSQUIER ITINÉRANT

Depuis plusieurs mois, vous avez peut-être croisé Stel, journaux sous le bras et large sourire en coin, à plusieurs endroits du 18e arrondissement (comme ici, au Forum du temps libre et des loisirs, en septembre dernier). Bénévole du journal depuis plusieurs années, il est de (très) loin le nouveau meilleur vendeur de votre canard local préféré, avec plus d'une centaine de numéros vendus par mois. Merci à lui ! ●

LE 18E DU MOIS
13 rue des Amiraux 75018 Paris
18dumois@gmail.com
www.18dumois.info
Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.
Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.
ISSN 1259-9034
Numéro de commission paritaire 1027 G 82213

Ont collaboré à ce numéro
Rédaction
Dominique Boutel, Noël Bouttier, Vivien Boyibanga, Sylvie Chatelin, Violaine Colmet Daâge, Élise Coupas, William Even, Danielle Fournier, Annie Katz, Marie-Antoinette Leca, Monique Loubeski, Sandra Mignot, Aurélien Salomé, Martin Schmitz, Jean Serillin, Léa Simond-Côte, Véronique Soulé, Adélia Teixeira
Photographies et illustrations
Anne-Claude Barbier, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Julia Velázquez Charro, Stéphanie Clément
Relecture
Sylvie Chatelin, Violaine Colmet-Daâge, Élise Coupas, Annie Katz, Emmanuel Tronquart
Rédaction en chef
Maxime Renaudet avec Annie Katz
Graphisme original
Pilote Paris
Première rédactrice graphiste
Isabelle Royère
Bureau de l'association
Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Catherine Masson, trésorière Cécile Vialle, secrétaire
Site et réseaux sociaux
Noël Bouttier, Cornélie Paul, Maxime Renaudet
Responsable de la distribution
Anne Bayley
Responsable des abonnements
Martine Souloumiac
Responsable de la mise sous pli
Marika Hubert
Directrice de la publication
Sylvie Chatelin
Fondateurs
Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant
Impression
Promoprint, 80 rue André Karman 93300 Aubervilliers

Tous les points de vente sur www.18dumois.info
PROCHAIN NUMÉRO : 06 JANVIER 2026

RETROUVEZ LE 18e DU MOIS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX
FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
X / @LE18EDUMOIS
INSTAGRAM / LE18EDUMOIS

CE QU'IL NE FALLAIT PAS MANQUER LE MOIS DERNIER

MAXIME RENAUDET

JEUDI 6 NOVEMBRE

À quelques mois des municipales, une réunion publique sur la piétonnisation à Montmartre était organisée à la Mairie du 18e. Son objectif ? Présenter la restitution de la concertation publique menée cet été suite aux nombreux débats que cette future aire piétonne a soulevés. L'occasion d'apprendre que 70 % des 816 contributions reçues s'opposent au projet. Si Éric Lejoindre a rappelé qu'aucune décision définitive ne pourrait être prise en raison des échéances électorales, la Mairie du 18e compte bien piétonniser une partie de la Butte. Reste à savoir ce que donneront les prochains échanges sur la question. Une chose est sûre : on n'a pas fini d'en entendre parler.

SAMEDI 8 NOVEMBRE

Vingt ans après la sortie de son tout premier album intitulé *La Bombe H*, Hugo TSR avait donné rendez-vous à l'Adidas Arena pour un live tout feu tout flamme. Le rappeur du 18e – qui revendique un certain indépendantisme à l'égard du milieu musical – s'est produit devant un public fidèle, entre fumigènes dans la fosse et invités de prestige sur scène. Dans une ambiance survoltée, ce concert (onéreux) s'est terminé par le morceau « Jeune du 18 ».

SAMEDI 15 NOVEMBRE

Soir d'inauguration place du Tertre, ou plutôt sous l'hôtel La Bohème. C'est là, dans cet ancien cabaret, qu'a été inauguré Nonsense, un nouveau bar pas comme les autres. Ici, cocktails, musique live et bonne bouffe se côtoient dans une ambiance de cabaret. Derrière le bar, les barmen sont aussi comédiens, ils proposent des breuvages et improvisent des interactions inattendues. Sur scène, des concerts allant du jazz à la pop, en passant par la soul. Enfin, dans l'assiette, on retrouve une petite offre culinaire concoctée par Julien Sebbag, jeune chef autodidacte à la tête de plusieurs restaurants parisiens.

LUNDI 17 NOVEMBRE

Organisée à La Communale de Saint-Ouen, la septième édition du championnat du monde de l'œuf mayonnaise a couronné Mathieu Renucci. Chef et patron du Bistrot Au rêve, à Montmartre, il a pondu une réalisation assez classique, même si son œuf recouvrait un lit de poireaux au jus de volaille, surmonté d'un croûton au beurre clarifié. Pour ce concours organisé par l'Association de sauvegarde de l'œuf mayonnaise, le jury a départagé les recettes selon cinq critères : aspect général et dressage ; qualités gustatives générales ; calibre ; cuisson et goût de l'œuf ; qualité, texture et goût de la mayonnaise ; accompagnement. À noter que Antonin Girard, chef du restaurant Pantobaguette, rue Eugène Sue, faisait également partie des vingt chefs participants. Sans doute egg-cellent, son œuf mayo ne s'est pas hissé sur le podium. Peut-être l'année prochaine ?



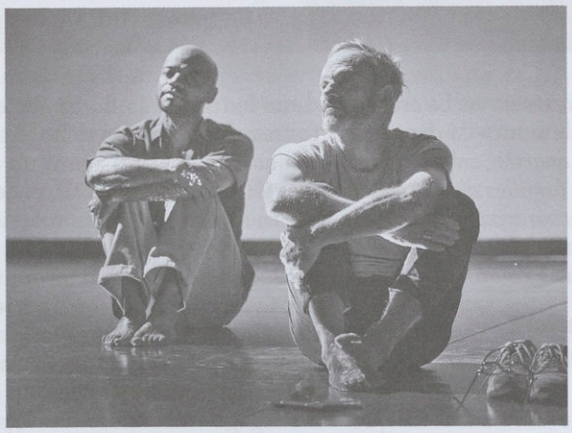
DR

MERCREDI 19 NOVEMBRE

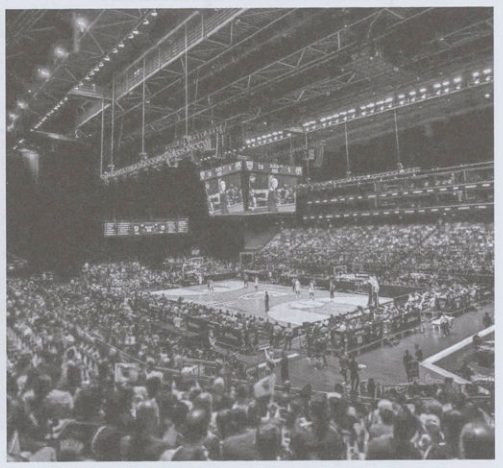
Et de deux ! Cinq mois après une première grève générale assez inédite, les bibliothèques de la capitale étaient de nouveau en grève pour protester contre le second plan Lire à Paris, qui vise à élargir et à uniformiser les horaires d'ouverture et d'accueil. Pour l'occasion, l'intersyndicale avait appelé à la grève en plein Conseil de Paris quelques jours plus tôt, dénonçant le plan conçu par la Direction des affaires culturelles de la Ville de Paris et le Service du livre et de la lecture. Dans le 18e, plusieurs bibliothèques ont participé à ce mouvement de grève, comme à la Goutte d'Or, où les bibliothécaires ont mené une journée de réflexion en équipe pour améliorer leurs services. Merci le service public.

JEUDI 20 NOVEMBRE

Une semaine après les dix ans de la tuerie du Bataclan, la compagnie les Vingtièmes rugissants présentait, au Grand Parquet, en plein cœur des Jardins d'Éole, *Les Consolantes*. Une pièce qui s'inscrit dans le contexte de cet épisode tragique puisque son autrice, Pauline Susini, et ses quatre acteurs ont interviewé des rescapés afin de réaliser un travail inédit autour de la mémoire traumatique collective. Fort et émouvant.



Christophe Raynaud De Lage



DR

MARDI 25 NOVEMBRE

Après une victoire en Grèce quatre jours plus tôt contre l'Olympiakos, le Paris Basketball a perdu d'un point sur le parquet de… Dubaï, dans le cadre de la… Turkish Airlines Euroligue. Créé en 2023 suite aux investissements d'un propriétaire milliardaire, le club émirati est le premier situé hors de la zone géographique traditionnelle du basket européen à avoir intégré une de ses compétitions. Les professeurs de géographie n'en reviennent pas.

LA CRÈCHE PARENTALE ENTRE INNOVATION ET AUTOGESTION

Vous souhaitez une alternative à la crèche municipale ou à l'assistante maternelle ? Vous disposez d'un peu de temps et souhaitez partager davantage le quotidien de votre enfant ? La crèche parentale est faite pour vous et votre progéniture.

Pour certains parents, la crèche parentale s'est imposée comme la meilleure solution. C'est le cas de Fabien et de sa compagne qui ont vécu une première expérience mitigée avec une nounou, et dont le dossier d'inscription en crèche était en attente. Le couple a été séduit par *« l'attention particulière portée à ce que l'enfant a vraiment envie de faire, le cadre, les activités communes et le partage d'un projet éducatif entre salariées et parents »*. Leur enfant d'un an et demi a ainsi rejoint à huit mois la crèche associative Les Enfances, située dans le quartier de La Chapelle.

Ici, on ne se contente pas de déposer son enfant le matin, quelquefois à la va-vite, et de revenir le chercher le soir. Les parents des seize enfants que peut accueillir la structure participent à leur encadrement lors d'une demi-journée de permanence hebdomadaire et complète l'équipe de professionnelles (qui compte en moyenne douze ans d'ancienneté). Parmi elles, des éducatrices de jeunes enfants, des auxiliaires de puériculture ou des cuisinières qui adhèrent complètement au projet de la crèche pour offrir un accompagnement personnalisé au sein d'une crèche à taille humaine.



Illustrations Stéphanie Clément

Des parents impliqués

Créée en 1990 à l'initiative d'un groupe de parents *« qui souhaitaient offrir à leurs enfants un lieu d'accueil riche et innovant, où chaque famille pourrait œuvrer »*, la crèche reçoit les enfants de six mois à trois ans. Elle est financée à 90 % par la CAF et la Mairie, le reste étant assuré par les familles qui payent le même tarif – suivant leur quotient familial – que dans une crèche municipale.

Associative, cette structure propose également aux parents de participer bénévolement aux commissions qui permettent de faire fonctionner la crèche. Ils peuvent ainsi intégrer le bureau de l'association, élaborer les menus, assurer l'approvisionnement de la cuisine, ou participer au recrutement des nouvelles familles.

Pour faciliter l'accueil des bénéficiaires de minimas sociaux, qui sont dispensés de l'obligation de faire partie d'une commission, au moins une place leur est réservée. La crèche revendique également *« la diversité socioculturelle du quartier, en favorisant l'intégration des familles d'origines diverses et en les encourageant à partager leur culture à travers les activités proposées »*, explique Fabien.

Éveil musical, lecture et langue des signes

Si aux Enfances on emmène les bambins se promener à la bibliothèque Maurice Genevoix, à la ludothèque, dans les squares du quartier, à la ferme des Jardins d'Éole ou à la Maison des petits, avant un atelier d'éveil musical, une lecture de conte ou un atelier de psychomotricité, la communication en langue des signes fait également partie prenante du projet pédagogique. Initiée par Elisabeth, une des professionnelles qui est sourde, elle permet aux jeunes enfants qui ne maîtrisent pas encore le langage oral de communiquer plus tôt et d'apaiser la frustration de ne pas être compris. *« Tout le personnel a été formé et tous les jours, entre 10 h 30 et 11 h, on ne parle pas,* précise Fabien, également président de l'association gérant la crèche du 33 rue Boucry. *Cela permet d'apprendre des signes pour s'exprimer sans bruit. »*

Alors, séduit par la crèche parentale ? Ça tombe bien, le 18e en compte deux autres plus anciennes : Acidulés et à croquer, rue Championnet et La Chouine, square Ornano. ●

SYLVIE CHATELIN

QUAND LE LIVRE S'INVITE CHEZ LES TOUT-PETITS

De quelles façons le livre pour les tout-petits peut-il être un outil de lutte contre l'exclusion sociale et culturelle ? C'est tout le travail mené par l'association L.I.R.E qui intervient dans différents lieux de l'arrondissement.



Si pendant longtemps, lire et montrer des livres aux moins de 3 ans ne venait à l'esprit de personne ou presque, l'idée a peu à peu fait son chemin. Aujourd'hui, les rayons jeunesse des librairies croulent sous les livres en carton pour les tout-petits. À la crèche comme dans la chambre des bébés, il n'est plus rare d'y trouver de nombreux albums. Début novembre, le ministère de la Culture a même décerné son premier Prix du livre pour les bébés. Les choses ont bien changé en quarante ans !

Cependant, dans de nombreuses familles, surtout celles les plus éloignées de la culture et aux situations sociales ou économiques difficiles, lire, montrer, acheter un album à son enfant de six mois ou un an est loin d'être une priorité et encore moins une évidence. Aussi, de nombreuses associations s'engagent pour sensibiliser et accompagner les familles dans la découverte du livre dès la naissance.

À Paris, l'association L.I.R.E, le livre pour l'insertion et le refus de l'exclusion créée en 1998 sous le nom de Lire à Paris, intervient dans de nombreux lieux fréquentés par ces familles : centres de protection maternelle et infantile (PMI), centres sociaux, lieux d'hébergement, etc.

Le livre comme outil

L'objectif ? *« Favoriser et construire la rencontre des très jeunes enfants avec les livres »*. Les « lecteurs » et « lectrices » de l'association s'y rendent régulièrement pour lire à voix haute des livres aux enfants, échanger avec les adultes qui les accompagnent, créer des liens de confiance : *« Il ne faut rien brusquer, rester à l'écoute et surtout ne pas s'imposer »*, précise Stéphane Boulanger, ancien éducateur de jeunes enfants, lecteur et formateur à temps partiel à L.I.R.E depuis sept ans. Aller à la rencontre des familles ne s'improvise pas. Il faut bien connaître le développement de l'enfant et la littérature jeunesse pour proposer une diversité de livres de qualité qui conviennent à chacun.

Stéphane Boulanger et Yaël Cohen sont les deux salariés (sur les dix que compte l'association) à intervenir, entre autres, dans plusieurs lieux du 18e. Yaël, employée depuis plus de dix ans, est présente régulièrement au relais des assistantes maternelles du 18e, où celles-ci se retrouvent plusieurs fois par semaine dans différentes antennes, pour les sensibiliser à la lecture pour les tout-petits. De son côté, Stéphane participe deux ou trois fois par mois aux ateliers parents-enfants organisés par les trois auxiliaires de puériculture de la PMI Croix-Rouge, boulevard Ney.

Si le livre et la lecture à voix haute demeurent au cœur de ces séances, il arrive souvent qu'on s'y échange, entre adultes, des techniques de soin ou des recettes d'ici et d'ailleurs. *« On se sert du livre, mais on élargit si cela se présente, car c'est la question du lien social qui est en jeu pour ces familles, souvent isolées et en situation de précarité »*, analyse Stéphane.

C'est le cas également à l'Espace solidarité insertion Georgette Agutte, un accueil de jour réservé aux femmes avec enfants et/ou enceintes, en situation de rue, où il se rend une fois par mois avec l'équipe du Petit Ney.

Recréer un village

Stéphane Boulanger porte une attention particulière à ces femmes pour qui, là encore, lire des livres n'est pas naturel : *« Je leur propose souvent des livres-jeux car ils font moins peur ou bien des albums de comptines dans leur langue d'origine. Là, je sollicite leurs compétences culturelles pour traduire en français les comptines en soninké ou en bambara et je vois à leurs sourires qu'elles vivent ces moments comme un temps de respiration. »*

À chaque rendez-vous, il apporte aussi des livres qui permettent de valoriser les cultures d'origine des parents et de nourrir les échanges. *« J'aime bien faire référence à ce proverbe d'Afrique subsaharienne selon lequel il faut tout un village pour élever un enfant,* confie Stéphane. *L'idée des actions de L.I.R.E et des associations qui travaillent dans cette direction, c'est vraiment de recréer ce village-là avec ces familles et de le faire en partenariat avec les structures d'accueil et d'accompagnement. »*

Aussi, autre facette de leur activité, les lecteurs et lectrices de L.I.R.E forment régulièrement, et un peu partout en France, les professionnels de la petite enfance, de la culture et du social à la lecture auprès des jeunes enfants. Histoire de semer des petits cailloux. ●

VÉRONIQUE SOULÉ

La Maison des 1 000 premiers jours

Un espace d'écoute, de soutien, d'information et de rencontres autour des jeunes enfants et de leur entourage.

Trois pièces claires, quelques meubles simples, tissus de couleurs vives, coussins au sol pour l'accueil des enfants et leurs parents, la Maison des 1 000 premiers jours a ouvert en octobre au rez-de-chaussée du Pôle santé Goutte d'Or, au 16 rue Cavé. Cet espace est destiné à tous : futurs parents, parents d'enfants jusqu'à deux ans révolus, ainsi que des proches, des assistantes maternelles, des associations et habitants. Son nom fait référence à la période du quatrième mois de grossesse aux deux ans de l'enfant, moment clé pour sa santé, son développement et son bien-être.

Tisser du lien... et des partenariats

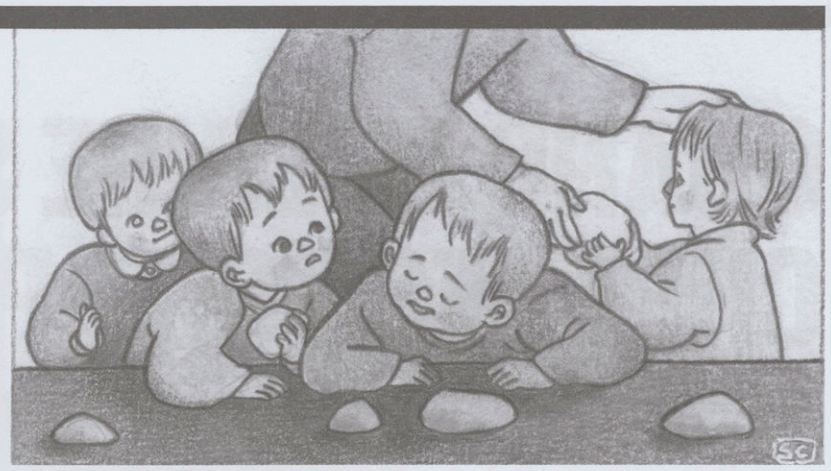
Anne Philippot, éducatrice de jeunes enfants, coordonne les deux premières maisons créées à Paris, celles du 18e et du 20e. Elle a déjà mis en place des activités et des rencontres : ateliers sommeil ou jeu, éveil artistique, santé environnementale, problématique des écrans. Les séances sont animées par des associations et des professionnels, comme Papoto, Art Exprim', la Croix Rouge, etc.

Pour Anne, *« il faut tisser du lien, y compris entre les parents, par exemple en leur proposant des ateliers couture, bricolage ou détente-lecture dans le salon qui leur est réservé, à côté de la salle de jeux des enfants »*. Elle s'emploie activement à créer des partenariats avec des associations du quartier, afin de faire connaître le lieu actuellement en accès libre tous les jeudis et lors des activités, sur inscription. Il doit ouvrir tous les jours lorsque tous les postes nécessaires auront été pourvus.

En attendant, ne manquez pas la « Boum qui berce » un bal tout doux à partir de six mois, le 12 décembre et l'atelier kamishibaï (mystère !) tous les jeudis jusqu'à Noël. ●

ANNIE KATZ

CRÈCHE BALOO LE DÉFI DE L'INCLUSION



Comme les autres crèches et jardins d'enfants du réseau APATE, la structure Baloo accueille les enfants en situation de handicap au milieu de tous les autres.

C'est le credo de l'Association pour l'accueil de tous les enfants (APATE), créée en 1990 : accueillir des bambins porteurs de handicap de tout type parmi les autres, pour partager le même lieu de vie. Un premier établissement ouvre alors à l'époque, pour montrer aux tutelles que c'est possible. *« C'était de l'inclusion avant l'heure,* sourit Carole Lagrue, responsable pédagogique des six crèches et jardins d'enfants de l'APATE. *Mais aujourd'hui encore, elle est loin de se faire partout. »*

Située au 5 rue Pajol, la crèche Baloo a intégré le réseau APATE en 2015. Sur les vingt-huit enfants accueillis dès deux mois et demi, une place sur trois est réservée aux enfants en situation de handicap ou atteints d'une maladie chronique. *« Ces enfants sont avant tout des enfants. On accueille un enfant, pas un handicap »*, insiste Stella Delahoche, la directrice depuis bientôt deux ans. Avec ou sans handicap, ils partagent ensemble leurs premiers jeux, leurs premiers pas, leurs premiers mots. L'équipe éducative – neuf professionnelles formées – adapte les activités, l'encadrement et les soins aux besoins de chacun. Il s'agit avant tout d'offrir une vie sociale riche. Par exemple, savourer, à l'heure du goûter, le gâteau au yaourt préparé par les « grands » lors de l'atelier cuisine. Autour des petites tables ou dans les transats, les plus petits ne sont pas seuls à déguster le gâteau, les adultes aussi. *« Les repas sont des moments de partage, alors les professionnelles mangent avec eux à chaque fois »*, précise Stella Delahoche.

D'ailleurs, cuisiner et manger de bonnes choses fait partie intégrante de son projet pédagogique. Elle a récemment fait l'acquisition d'une machine à pain et chaque lundi, les enfants vont fabriquer toutes sortes de pain, car *« cela rassemble. Nous proposons également le plus possible des produits frais, naturels et bio »*. Cela lui semble d'autant plus important que plusieurs familles habitent dans des centres d'hébergement où il est impossible de cuisiner, les enfants y consomment donc surtout des produits industriels.

Crèche buissonnière

Baloo souhaite favoriser la mixité sociale et culturelle, rechercher la diversité, accueillir des familles à hauts revenus comme des familles en situation très précaire. L'un des gros soucis rencontrés par la crèche Baloo demeure celui des locaux, installés dans deux appartements, l'un au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage d'un immeuble d'habitations.

Si ces appartements sont, bien sûr, aménagés pour accueillir des jeunes enfants et répondent aux normes en vigueur, la crèche ne dispose d'aucun espace extérieur pour courir, sauter ou enfourcher une draisienne. Il y a bien un espace vert qui s'étend devant les fenêtres, mais le règlement de l'immeuble n'en autorise pas l'accès.

Aussi, Stella développe des projets hors les murs qui permettent d'avoir un contact direct avec la nature ou de s'inscrire pleinement dans le quartier. Régulièrement, un groupe d'enfants se rend au Bois Dormoy, le jardin partagé situé à quelques minutes de marche de la crèche, au marché de l'Olive pour y faire des courses, à la Maison des tout-petits du Cent-quatre, à la bibliothèque Vaclav Havel ou à la ludothèque Planète Jeux. Ainsi, l'un des plus beaux souvenirs évoqués par Stella Delahoche concerne la fête de fin d'année avec les parents, en juin dernier, qui s'est déroulée au Bois Dormoy. *« D'habitude la fête a lieu à la crèche, où on peut à peine bouger tant nous sommes nombreux,* explique-t-elle. *J'ai vu dans les yeux des parents combien ils étaient heureux de partager avec leurs enfants ce moment festif, même s'il se passe tant de moments chouettes avec les enfants à la crèche ! »*

Les inscriptions à Baloo s'effectuent toute l'année. Parlez-en autour de vous ! ● VÉRONIQUE SOULÉ

DE LA FAMILLE À LA SOCIÉTÉ

Implantée dans le quartier des Amiraux depuis plus d'une décennie, Babillo offre un lieu de parole et d'expérimentation aux tout-petits enfants et à leurs familles.

De grandes baies vitrées laissent apparaître un lieu coloré où s'ébattent de très jeunes enfants. Dès l'entrée, le sol vert pomme donne le ton. Tout y respire la fraîcheur : des étagères en bois supportant une rangée de livres, un grand tableau blanc pour dessiner, un miroir, de grands tiroirs sous les banquettes qui révèlent un tas de jeux colorés et du matériel adapté pour les tout-petits. Mis à disposition par la RIVP, ce lieu coloré et ludique abrite la Babillo qui accueille tous les après-midis les enfants de moins de quatre ans, accompagnés d'une personne adulte qui leur est familière. Son origine prend racine en 1979 avec la Maison verte de Françoise Dolto. Depuis, un réseau national et même international s'est développé, dont trois antennes existent dans le 18e (La Babillo, l'Iraec, rue Joseph de Maistre et L'arbre bleu rue Polonceau).

Psychanalyse et socialisation

Créée par l'association De l'infans à l'enfant, la Babillo – dont le nom fait écho au babillement des tout petits – est implantée au 48 bis rue Boinod dans le quartier des Amiraux depuis quinze ans. Roger Garnier et Philippine Besnier font partie de l'équipe tournante de psychanalystes et psychologues qui animent ce lieu référencé à la psychanalyse, à raison d'une demi-journée chacun. L'accueil se fait à quatre – deux femmes, un homme – tous les jours de la semaine, de 14 h à 18 h 30, ainsi qu'une stagiaire en formation de psychologue clinicienne. *« Avoir des accueillants différents chaque jour permet aux enfants de rencontrer des personnes variées,* analyse Roger Garnier. *De plus, l'attachement des enfants se fait plutôt au lieu et à ce qui s'y passe. »*

Ainsi, chaque fois que des enfants franchissent le seuil de la Babillo, qui est en lien avec d'autres structures de la petite enfance du quartier (PMI, crèche, Samu social...), les accueillants ne savent pas ce qui va se passer. En effet, ici, les familles viennent sans rendez-vous et de manière anonyme, ce qui favorise la rencontre. *« Notre rôle, c'est de parler et de favoriser la création de liens,* explique Philippine Besnier. *Les enfants comprennent beaucoup plus de choses que ce qu'ils arrivent à exprimer. C'est à nous de les comprendre et de faire circuler la parole. »*

L'idée est de permettre aux jeunes enfants, et à leurs parents, d'expérimenter progressivement ce que va être la séparation au moment de la maternelle, c'est-à-dire ce passage entre la maison et un lieu collectif dont les parents sont absents. *« Ce sont des moments intermédiaires où l'enfant peut commencer à rencontrer d'autres enfants, découvrir la sociabilité et expérimenter la séparation, de façon subtile »*, précise Philippine.

Retour d'expérience

À la Babillo – financée par la CAF et la Mairie de Paris – la participation financière des familles est laissée à la discrétion des familles.

Menées par un psychanalyste proche de Françoise Dolto et réunissant toutes les équipes de la Babillo, des réunions de supervision permettent de mettre en commun ces moments avec les enfants, d'approfondir certains cas plus complexes et d'exprimer les questions que posent certaines situations. La Babillo est donc un lieu d'échange et de confidentialité où l'on entend même ceux qui ne parlent encore. ● DOMINIQUE BOUTEL



NOS BONS PLANS DE NOËL

Vous connaissez mal vos proches ou vous manquez d'idées ? Ça tombe bien, on vous a concocté une sélection de cadeaux *made in* 18e.

UNE VISITE GUIDÉE

Plutôt que de dépenser bêtement votre argent dans une Smartbox, coffret cadeau impersonnel créé par l'entrepreneur d'extrême-droite Pierre-Édouard Stérin, privilégiez une balade dans notre cher arrondissement. Pour les passionnés de crimes, emmenez-les par exemple à Pigalle pour une immersion dans l'histoire de la pègre parisienne. Pour les plus jeunes, une promenade ludique et originale propose de traverser l'histoire artistique de Montmartre à travers le street-art.

Pour votre sœur, mais aussi et surtout votre père et vos frères, faites les suivre Feminists in the city et leur circuit « La libération sexuelle contée par des hystériques » *(voir notre n°335)*. Pour vos grands-parents, optez plutôt pour une visite naturaliste de votre quartier de prédilection avec Jacky Libaud. Et s'il vous reste encore un peu d'argent, pensez aussi à une belle paire de jumelles.

UN ATELIER OU UN COURS

Parce que notre arrondissement recèle d'artistes et d'artisans de talent, offrez à votre proche préféré un stage, un cours ou un atelier. Pour la céramique, on vous recommande nos voisines de la Manufacture sauvage, rue des Amiraux, qui proposent par exemple cinq cartes-cadeaux (initiation, stage, parents-enfants, atelier libre, cours au trimestre); mais aussi l'Atelier Tholozé, qui dispose de deux espaces dédiés à la céramique en plein Montmartre.

Si vous avez un fan de la culture japonaise dans votre famille, pensez à un cours de sushi, de calligraphie, ou d'origami, au Manekineko de Montmartre *(voir n° 335). Merii Kurisumasu !*

UNE SOIRÉE AU CABARET

Si on vous encourage à aller au théâtre, on vous suggère mieux : une petite virée drag dans un des cabarets de l'arrondissement. Difficile de ne pas penser à Madame Arthur, premier cabaret travesti de Paris qui fêtera ses 80 ans en 2026, d'autant que si votre proche aime faire la fête, vous pouvez prolonger l'expérience jusqu'au petit matin. Moins connu et sans doute encore plus spectaculaire, le cabaret queer autogéré La Bouche, rue Esclangon, vaut également le détour.

UNE BOÎTE DE NOËL SOLIDAIRE

Vous voulez faire une bonne action de fin d'année ? La Fabrique de la solidarité lance une grande collecte de boîtes de Noël pour des familles et personnes en situation de précarité. Le procédé est simple : prenez une boîte à chaussures ou un carton, glissez-y une belle carte de vœux, un produit d'hygiène ou de soin de qualité, des petites douceurs, un vêtement chaud et un jeu ou un livre. Décorez-la ou emballez-la, et indiquez si c'est une boîte mixte, pour femme, pour homme ou pour enfant (0-3 ans, 4-7 ans, 8-12 ans, 13 ans et plus). Pour finir, déposez-la avant le 16 décembre dans le point de collecte le plus proche : soit à la Mairie du 18e, soit à la microbrasserie Mashrooms.

DU CHOCOLAT

Exit les chocolats des grandes marques bourrés de sucre, place au cacao de haut niveau. Pour ça, notre territoire ne manque pas non plus de talents. Outre les grandes maisons comme Dengo, À la mère de famille ou La chocolaterie de Lyanne - Corné Port-Royal, on vous suggère de passer la porte de Kosak. Installée au 106 rue Caulaincourt par Nathalie et Catherine, qui tenaient précédemment un bar électro à Montmartre, l'enseigne se présente comme un dealer de chocolats grands crus. Rien que ça !

UN MONUMENT FUNÉRAIRE

Vous êtes fâchés avec un membre de votre famille mais vous souhaitez quand même lui faire plaisir ? Offrez-lui l'opportunité de remporter un des dix « monuments funéraires » du cimetière de Montmartre.
Et oui, pour permettre aux Parisiens et Parisiennes d'accéder à des concessions intramuros et participer à la préservation du patrimoine funéraire, la Ville de Paris a lancé une expérimentation : restaurer un monument funéraire ancien, puis acquérir une concession. Pour départager les candidats, un tirage au sort sera effectué. Les heureux vainqueurs devront débourser 4 000 € et le restaurer à l'identique s'ils veulent en obtenir la propriété définitive. Le cadeau empoisonné de l'année.

UNE BONNE BOUTEILLE

Même pour un cadeau souvent choisi par défaut, vous pouvez faire la différence. Pour ça, on vous invite à pousser les portes de Lord of Barbès, où vous trouverez un gin bio élaboré grâce à de l'eau de source pompée à 700 m de profondeur et récupérée à la fontaine du square de la Madone. Pour les amateurs de houblon, direction la brasserie de la Goutte d'Or qui propose un style de bières accessibles à tous mais avec un caractère unique. Pour le pinard, on ne peut que vous recommander d'aller dans des caves du 18e comme Rock Bottles et Don Doudine.

Enfin, pour celles et ceux qui ne consomment pas d'alcool, filez chez l'entreprise Vivant, qui fabrique à la porte d'Aubervilliers du kombucha, cette boisson légèrement acide préparée à l'aide d'une culture symbiotique de bactéries et de levures. Idéal si vous voulez envoyer un message subtil à votre oncle alcoolique.

UN CONCERT

En 2026, le 18e va encore accueillir une pléiade de lives éclectiques. Pour vos parents, foncez sur Bertrand Belin ou Vincent Delerm qui joueront à La Cigale. Pour votre neveu ou votre nièce fan de rap et de pop, réservez des billets pour Georgio à l'Adidas Arena, Luiza à La Cigale ou Miki à l'Élysée Montmartre. Si c'est pour votre cousin fan de Tolkien, optez pour le ciné-concert du Seigneur des anneaux à la porte de La Chapelle. Pour votre cousine, passionnée de reggae, sachez que Stand High Patrol mettra le feu à La Cigale.

Enfin, pour votre oncle qui rapporte le panettone chaque année, accompagnez-le au concert de Zucchero à l'Arena. ●

MAXIME RENAUDET

MARCHÉS DE NOËL

Goutte d'Or
Marché artistique à l'Atelier Borax, ADOS, l'Atelier Cunéo, les Xérographes et les Enfants de la Goutte d'Or. Les 6-7 et 13-14 décembre, de 14 h à 20 h.

Vide-greniers solidaire
Brocante, contes, boum cosmic, fanfare, ateliers, le samedi 6 décembre, allée Léon Bronchart/ esplanade Pierre Mauroy

Feliz navidad
Une joyeuse sélection de créations françaises et latino-américaines, les samedi 6 et dimanche 7 décembre, de 12 h à 19 h, au Hasard ludique, 128 avenue de Saint-Ouen.

Village Clignancourt
Shopping, restauration, concert et animations, le dimanche 7 décembre de 11 h à 18 h, à la paroisse Sainte-Hélène, 6 rue Esclangon.

Le No-Noël du Poulpe
Une journée festive en musique à la ressourcerie Le Poulpe, le samedi 13 décembre de 10 h à 23 h, 2 au 6 rue d'Oran.

Chez Phiphi
Après-midi festif et solidaire avec de jeunes créateurs et créatrices (calligraphie, gravure, couture), puis concert de reggae/world avec Jah Nool. Le samedi 13 décembre, à partir de 14 h au 83ter rue Philippe de Girard

Petite ceinture
Stands d'objets artisanaux et locaux, ateliers créatifs et spectacles. Le samedi 13 de 14 h à 20 h et le dimanche 14 décembre de 14 h à 18 h, au Jardin des Traverses.

Éthique et local
Des exposants et exposantes engagés seront au rendez-vous pour mettre en avant l'artisanat local et le réemploi. Les samedi 13 et dimanche 14 décembre, à la Recyclerie, 83 boulevard Ornano.

Noël à quai
Illustrations, céramique, tricot, bijoux ou papeterie, les samedi 13 et dimanche 14 décembre, de 12 h à 19 h, au Hasard ludique.

Place des Abbesses
Produits artisanaux, gourmandises et idées cadeaux, tous les jours, de 10 h à 20 h, jusqu'au dimanche 4 janvier.

MUNICIPALES : DANIÈLE OBONO ET AYMERIC CARON NE FERONT PAS ALLIANCE

A quatre mois du scrutin, on commence à y voir plus clair, puisque de nouveaux candidats sont sortis du bois. En tête, Sophia Chikirou, députée de Paris, qui sera – comme on s'y attendait – la tête de liste de La France Insoumise (LFI).
Proche de Jean-Luc Mélenchon, la haute-savoyarde de 46 ans veut incarner un programme de « rupture ». Sa candidature sera la quatrième à gauche en plus de celle d'Emmanuel Grégoire (Parti socialiste), de David Belliard (Les Écologistes) et de Ian Brossat (Parti communiste).
En face d'eux, Rachida Dati, ministre de la Culture et maire du 7e arrondissement, a été officiellement soutenue par la droite, mais lâchée par Gabriel Attal. Ce dernier, à l'image de Renaissance, a opté pour Pierre-Yves Bournazel. Le chef du parti présidentiel est même venu faire campagne avec lui dans le 18e début novembre.
Enfin, dans le 18e arrondissement, si on ne connaît pas encore tous les candidats et candidates qui voudront briguer le poste de maire, on sait que LFI et Révolution Écologique pour le Vivant (REV), le parti d'Aymeric Caron, ne feront pas équipe car *« la REV n'aurait pas pu mener la campagne qu'elle désirait et n'aurait pas non plus pu composer la liste qu'elle souhaitait composer »*. Le député du 18e lancera donc une liste autonome pour affronter celle de Danièle Obono, soutenue par LFI. Mais l'ancien journaliste, un temps pressenti, ne devrait pas être candidat.
La suite au prochain épisode. ● WILLIAM EVEN

AFFAIRE RAYANA B., LE CONDUCTEUR CONDAMNÉ

En mai dernier, une ordonnance de non-lieu a été prononcée au bénéfice des trois policiers responsables de la mort de Rayana B. Six mois plus tard, le conducteur de la voiture a écopé, lui, d'une peine de cinq ans.

Pour rappel, un matin de juin 2022, alors que trois policiers circulent à vélo dans le quartier de Barbès, ils tirent une dizaine de munitions sur un véhicule dont le conducteur a refusé d'obtempérer. Côté passager, Rayana B., 21 ans, qui rentrait de soirée avec une amie, a perdu la vie d'une balle dans la tête.

En octobre dernier, alors que la famille de la victime a fait appel du non-lieu concernant les trois policiers (a été retenu le motif de légitime défense), le conducteur du véhicule s'est présenté devant la 10e chambre du tribunal correctionnel de Paris. Alcoolisé et roulant sans permis le soir des faits, il a réfuté la thèse selon laquelle il aurait été une menace pour les policiers. Ce qui n'a pas empêché sa condamnation à cinq ans de prison, même si – ayant déjà purgé trois ans de sa peine – il devrait rester en détention à domicile avec bracelet électronique. Cette nouvelle décision de justice est intervenue le 19 novembre, quelques semaines après un procès au cours duquel la famille de la victime n'était pas présente. Celle-ci avait tout de même adressé une lettre au président du tribunal, dans laquelle elle exprimait son incompréhension face à la tenue de ce procès *« avant l'achèvement de la procédure concernant l'auteur du tir »*.

Pour les trois policiers et notamment Thomas B., responsable du tir mortel, le dossier devra encore être examiné par la chambre de l'instruction de la Cour d'appel de Paris. ● W.E.

Bénéficiez de 10% de réduction*
Institut Privé CAMPUS LANGUES
CAMPUS LANGUES
vous propose TOUT AU LONG DE L'ANNÉE :
· Cours d'anglais intensifs en présentiel
· Coachings d'anglais général ou professionnel à distance
· Préparation aux tests et examens linguistiques
· Cours de français (FLE)
· Activités culturelles
· Ateliers thématiques

Institut Privé CAMPUS LANGUES
Tel : 01 40 05 92 42 ou 06 63 04 60 69
info@campuslangues.com
www.campuslangues.com
*sur présentation de l'annonce du journal.

Aux portes du 18e, un imprimeur près de chez vous !
promoprint
imprimerie offset et numérique
IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR / BLANC - KAKEMONO
IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc...
IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossier de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc...

PROMOPRINT imprimerie offset & numérique
80, rue André Karman 93300 Aubervilliers • Tél. 01 53 41 62 00
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

HÉRITAGE OLYMPIQUE : ENTRE PROMESSES ET RÉALITÉS

Le 26 juillet 2024, le monde s'émerveillait devant la soirée d'ouverture de la 33e cérémonie des Jeux olympiques à Paris. Plus d'une année est passée depuis, l'occasion de revenir sur l'héritage olympique.



Anne-Claude Barbier

Si le 18e n'a pas été le centre névralgique des Jeux olympiques et paralympiques (JOP), notre arrondissement a tout de même été bouleversé par l'organisation de cet événement interplanétaire. Pour l'occasion, plusieurs infrastructures ont été installées dans le 18e ou à ses portes, afin d'accueillir les différentes délégations d'athlètes. C'est le cas de l'Adidas Arena, construite non sans heurts *(lire nos n°320 et 337)*, du centre sportif Bertrand Dauvin (et celui des Poissonniers), sans oublier – dans une autre mesure – le village des athlètes. Mais pour autant, toutes ces installations sont-elles vraiment durables ? Premiers éléments de réponse.

Une enceinte dans la ville

L'héritage le plus visible est l'Arena installée porte de La Chapelle, à quelques mètres des statues de la cérémonie d'ouverture. Pensée comme un équipement utile avant, pendant et après les JOP, elle accueille aujourd'hui des rencontres sportives, des concerts et des galas. Bien qu'elle ait réussi à redynamiser le quartier *(voir notre n°330)*, notamment grâce à un engagement pris auprès de dix associations du 18e arrondissement, on peut craindre un effet de *« déplacement de communautés marginalisées »* comme l'affirme la journaliste new-yorkaise Elizabeth Fazzare.

On pourrait également regretter la tarification encore élevée de certains évènements sportifs, qui laissent parfois une place plus importante aux concerts et galas. Le lieu semble toutefois hériter d'une fréquentation post-JOP conséquente et il contribue, notamment auprès de certains jeunes, à faire connaître des compétitions sportives ou certaines disciplines (*voir notre n°342*).

Rénover l'existant

Construits dans les années 1960, le centre sportif Bertrand-Dauvin et celui des Poissonniers ont eux, été rénovés à l'occasion des Jeux. Le premier l'a été dans son intégralité afin d'accueillir, notamment, les entraînements de pentathlon moderne. Les travaux ont inclus la création d'une tribune couverte, la modernisation des vestiaires et des gymnases, ainsi que la mise aux normes d'accessibilité et de sécurité, répondant aux obligations pour les sites olympiques.

Cette rénovation, directement liée à l'organisation des Jeux, a permis de mettre à jour des installations vieillissantes et de garantir leur usage pérenne pour les clubs locaux, les scolaires et les associations sportives. Les premiers retours indiquent une fréquentation régulière, confirmant que le centre répond aux besoins du quartier.

Un constat similaire à celui du très fréquenté centre sportif des Poissonniers, où les deux gymnases ont été rénovés, l'accessibilité renforcée, et les vestiaires et sanitaires remis à neuf. Reste maintenant à savoir si la rénovation de ces deux lieux – souhaitable voire nécessaire – aurait été possible sans cet événement à portée planétaire.

La continuité en débat

Autre construction olympique d'ampleur : le village des athlètes, situé à la lisière de Saint-Ouen et d'Aubervilliers, et qui constitue un autre symbole fort du nord parisien post-JOP. Là encore, de nombreuses promesses ont été formulées, annonçant une zone attractive pour les athlètes, mais également pour les riverains avec la construction de logements sociaux. Pour la Société de livraison des ouvrages olympiques (SOLIDEO), en charge du projet, la démolition de certains bâtiments faisait partie d'un programme d'aménagement urbain ambitieux : construire le village des athlètes et y créer un quartier durable et vecteur de mixité sociale après les Jeux.

Mais, aux dépens de qui ? Et bien du foyer ADEF, par exemple, qui accueille des travailleurs migrants. Selon le rapport de la Commission nationale du débat public, la capacité du foyer (286 lits) dépasse ce que les nouvelles résidences pourraient loger (150 personnes chacune), ce qui pose des questions de continuité, tout comme les mesures temporaires, qui envisagent un logement dans des bungalows.

Finalement, le village des athlètes aurait contribué à déloger au moins 1 500 personnes. Outre le relogement controversé que ce projet suscite – logements sociaux inoccupés à cause de prix trop élevés et manque de commerces – ce dernier a été réalisé aux dépens de nombreux habitants de la zone rebâtie, relançant le débat autour de la continuité des infrastructures après 2024.

Plus d'un an après ces jeux d'été, le bilan reste donc mitigé. Si certains équipements ont trouvé un usage pérenne et répondent aux besoins des habitants, d'autres projets, notamment le village des athlètes, soulèvent des questions de justice sociale et d'urbanisme. L'héritage matériel existe, mais l'héritage humain, celui de l'accès à la ville et à ses infrastructures pour tous, semble toujours plus fragile. ● MARTIN SCHMITZ

AGENDA

CONSEIL D'ARRONDISSEMENT
LUNDI 8 DÉCEMBRE
À 18 h 30 en mairie.

CONSEIL DE QUARTIER
MERCREDI 3 DÉCEMBRE
Montmartre

DU 3 AU 20 DÉCEMBRE

Les enfants d'abord
Ce festival pour tout-petits ouvre grand les portes de l'imaginaire grâce au spectacle vivant. À l'Étoile du Nord, aux Trois Baudets, au Lavoir moderne parisien, à l'Espace 93 et à la Maison des 1 000 premiers jours. Infos et réservation : festivalenfantsdabord.org

JEUDI 4 DÉCEMBRE

Culture et tout-petits
Dans le cadre des 80 ans de la PMI, la direction de la santé publique organise une table ronde intitulée « Et si la culture était un levier d'égalité dès la petite enfance ? ». Elle rassemblera une cadre puéricultrice, une chargée de mission création artistique et une artiste plasticienne. De 18 h à 21 h à l'Agora santé, 4 rue Boucry.

SAMEDI 6 DÉCEMBRE

Deux orchestres
Comment l'orchestre Sorbonne Université et le Vilniaus Universiteto Kamerinis Orkestras, deux orchestres d'étudiants en musique, préparent-ils le concert qu'ils donneront ensemble deux jours plus tard à la Sorbonne ? Répétition ouverte au public à 11 h 30 à l'auditorium du campus Clignancourt de Sorbonne université, 2 rue Francis de Croisset. Gratuit sur inscription : cosu.sorbonne-universite.fr

Plume et pitch
Spectacle pour la petite enfance, à partir de 18 mois, à la bibliothèque Maurice Genevoix, 19 rue Tristan Tzara, à 10 h 30 et 11 h 15.

DIMANCHE 7 DÉCEMBRE

Handicap
Portée par Sadia, habitante de la Goutte d'Or et fondatrice de l'association Arc-en-Ciel 18, la Journée internationale des personnes handicapées proposera du théâtre d'impro, des ateliers, ou une séance de sophrologie. Au FGO Barbara, 1 rue de Fleury, de 14 h 30 à 18 h 30.

HÔTEL DES TROIS FRÈRES : LE QUARTIER A GAGNÉ

Le 24 octobre dernier, l'expulsion de Mebarek Hammar, locataire historique de l'hôtel des Trois Frères, a provoqué une véritable levée de boucliers dans le quartier. Le collectif a finalement obtenu gain de cause.



Mebarek, entouré d'Anne-Julie, Lucas et Nancy, membres du collectif.

Anne-Claude Barbier

Situé au 14 rue Léon, juste au-dessus du restaurant éponyme, l'hôtel des Trois Frères est un lieu emblématique de la Goutte d'Or. Les frangins Arab, anciens propriétaires de cette imposante façade Art déco, s'y sont forgé une réputation en proposant des couscous gratuits pour les étudiants, en louant des chambres à 500 € par mois aux résidents les plus précaires (*voir encadré*). Pour certains, l'hôtel est devenu un logement permanent. C'est le cas de Mebarek Hammar : né à Tizi-Ouzou, en Algérie, il habite aux Trois Frères depuis 1990. Vivant de petits boulots, ce grand homme de 68 ans, à l'œil alerte et l'humour vif, se souvient de l'époque des frangins Arab : « *Ils n'étaient pas regardants. Une fois, je ne les ai pas payés pendant huit mois, ils m'ont dit :* T'inquiètes pas, ça va s'arranger. »

Problème, après que l'établissement a été cédé en avril dernier à Hipotel, chaîne de 17 établissements parisiens détenue par l'entrepreneur chinois Qin Wu, la situation se détériore rapidement. En juillet, les locataires longue durée voient leur loyer augmenter soudainement de 30 %. Mebarek refuse de payer et questionne la légalité de la décision. S'ensuivent des mois de pression exercée par le gérant, un certain monsieur Léon : « *Lorsque je demandais le chauffage,* témoigne-t-il, *il s'énervait et disait que j'étais le seul à me plaindre.* »

> « Si le quartier ne s'était pas mobilisé, la plainte de Mebarek n'aurait jamais été reçue. »

« Dégage, j'ai déjà loué ta chambre »

Devant les difficultés rencontrées par les locataires longue durée, un comité de soutien prend forme le 16 octobre lors d'une soirée au Poulpe pour la présentation du livre *Barbès Blues* de Hajer Ben Boubaker. Mais le 24 octobre, peu avant la trêve hivernale, Mebarek trouve ses affaires sur le palier. Le procès-verbal du lendemain témoigne de la violence des propos lors de l'expulsion : « *Dégage, j'ai déjà loué ta chambre, il y a une famille qui attend en bas* », lui assène le gérant de l'hôtel. Même lorsqu'il demande à récupérer son traitement contre le diabète, Mebarek se voit refuser l'accès à sa chambre.

En quelques heures, une quarantaine d'habitants du quartier se rassemblent au pied de l'hôtel, dont une avocate, qui rappelle le caractère extrajudiciaire de l'expulsion. Si la première plainte de Mebarak est refusée par le commissariat de la Goutte d'Or, le groupe parvient finalement, à force de négociations avec la police, à obtenir un rendez-vous au commissariat de la rue de Clignancourt. « *Si le quartier ne s'était pas mobilisé, la plainte de Mebarek n'aurait jamais été reçue* », analyse Lucas, membre du comité de soutien.

Les élus locaux, en pleine campagne pour les municipales, s'emparent de l'affaire. Le 28 octobre, la Mairie de Paris et celle du 18e dépêchent leurs équipes chargées du logement. Ils constatent l'insalubrité de l'hôtel et recueillent les plaintes des locataires. Un contrôle approfondi est programmé pour la semaine suivante. Le directeur général de l'hôtel, beau-fils de M. Wu, apparaît finalement dans l'après-midi. Il prétend ne pas avoir connaissance de la situation et nie toute intention de départ forcé. Contacté par la rédaction du *18e du mois*, il n'a pas souhaité répondre à nos questions.

Levée de boucliers

Selon le collectif, la famille Wu n'en est pas à son coup d'essai puisque des méthodes similaires auraient été employées dans d'autres hôtels du groupe, pour lesquels il s'avérait plus rentable de louer jusqu'à 1 200 € par mois des chambres au Samu social de Paris. Lors d'une soirée solidaire organisée au Poulpe le 5 novembre, Ian Brossat, sénateur communiste de Paris, a proposé de modifier les textes afin de « prioriser le droit au logement au droit à la propriété ». Il a également annoncé le dépôt d'un vœu au Conseil de Paris pour faire valoir le droit de préemption de l'État sur l'immeuble du 14 rue Léon.

De son côté, d'après nos informations, Jacques Baudrier, adjoint à la maire de Paris chargé du logement, a rencontré le 20 novembre le directeur et le gérant de l'hôtel, en compagnie de Mebarek, des membres du collectif, de Ian Brossat et de Barbara Gomes, conseillère déléguée en charge de l'encadrement des loyers. Avant cette entrevue lors de laquelle Baudrier a déclaré que « *Hipotel était sous surveillance* », deux premières victoires avaient été obtenues par le collectif. Le gel de l'augmentation des loyers, puis le remboursement des sommes trop perçues, soit environ 600 euros par personne qui seront déduits des prochains loyers. Comme quoi, la mobilisation citoyenne porte encore ses fruits. ● ADELIA TEIXEIRA

UNE AFFAIRE DE FAMILLE

L'histoire de l'hôtel commence il y a quarante ans, lorsque le couple Arab acquiert l'établissement. Dans les années 80, l'immigration maghrébine, principalement originaire d'Algérie, du Maroc et de Tunisie, se manifeste encore par des arrivées d'hommes seuls ayant laissé femme et enfants pour travailler en France. Les Arab mettent alors en place un système de location longue durée, avec de faibles loyers, pour accueillir les habitants les plus défavorisés de la Goutte d'Or. En témoigne un membre de l'ancienne équipe de direction qui se remémore ces travailleurs, souvent issus du secteur de la restauration ou du bâtiment, dont l'hôtel devenait la résidence principale. « *Ils n'avaient pas de famille, leur famille c'était l'hôtel. Le matin au resto, tout le monde se rencontrait, les habitués comme les résidents.* » Lorsque le couple cède l'hôtel à ses enfants, les fameux frères Arab perpétuent cette tradition de solidarité ; les employés du bar sont également formés à prendre soin des résidents longue durée. Jusqu'à l'année dernière, lorsque les trois frères sont forcés, à contrecœur, de vendre l'hôtel. ● A.T.

SALLE DE CONSO DIX ANS DE COHABITATION RÉUSSIE

La halte soins addictions pourrait voir son statut d'expérimentation perdurer deux années supplémentaires. Riverains, professionnels de santé et police saluent pourtant un dispositif efficace.

Nous sommes le dispositif socio-médical le mieux évalué de tous ! », lance, amer, le directeur-adjoint de Gaïa, Victor Detrez. Depuis 2016, son association gère la halte soins addictions (HSA) sur le flanc de l'hôpital Lariboisière, à Paris (10e). En cours depuis son ouverture en 2016, l'expérimentation de cette salle de consommation à moindre risque – dédiée aux usagers de drogues – devait s'achever fin 2025 afin de laisser le législateur trancher entre fermeture ou généralisation. Alors qu'une proposition de loi transpartisane appelait à pérenniser le dispositif, le gouvernement a botté en touche en proposant une prolongation de deux ans de l'expérimentation. Adopté par l'Assemblée, cet amendement au projet de loi de financement de la sécurité sociale devait encore passer au Sénat au moment de la mise sous presse. Ce sursis supplémentaire interroge pourtant, tant les retours sont positifs.

Tranquillité retrouvée

Depuis dix ans, une demi-douzaine de rapports ont été produits. Quel que soit l'angle abordé, tous convergent en faveur des deux salles hexagonales (Paris et Strasbourg). Dans un pavé de plus de 300 pages, l'Inserm pointait dès 2021 de nombreux bénéfices. Ces salles ont d'abord permis d'éviter 69 % des overdoses, 71 % des passages aux urgences et 77 % des abcès et des endocardites associés. Sur 10 ans, 22 et 21 décès ont été évités, respectivement à Paris et Strasbourg. La balance économique est, elle aussi, favorable avec plus de 10 millions d'euros d'économies en frais de santé.

En termes de tranquillité publique, les résultats sont sans appel : les abandons de seringues dans l'espace public ont drastiquement chuté. Ils ont été divisés par trois, « *dont une baisse de 55 % attribu*able directement à ces structures ». La police note elle aussi « *un impact positif avec une réduction des délits et des injections dans l'espace public* ».

Des riverains convaincus

« *Même le rapport commandé par le ministère de l'Intérieur a émis un avis favorable !* », sourit Géraldine Dieutegard, une pimpante quinquagénaire, membre du collectif La traverse du 10e. Constitué il y a un an, ce dernier, composé d'associations de parents, de commerçants, d'habitants du 10e et d'usagers est mobilisé pour réclamer la pérennisation de ce dispositif. « *Les associations de riverains que nous représentons voient les bénéfices que nous en avons tiré,* poursuit Françoise Pitras d'Action Barbès. *Nous avons une structure sur laquelle nous pouvons compter* ».

L'association Gaïa organise des maraudes pour rediriger les usagers vers la HSA ou récupérer du matériel usagé. Le gérant de l'estaminet À la ville d'Epinal, réputé dans le quartier pour accueillir les champions de babyfoot, Kamel Sellami, apprécie également le changement. « *Cela a permis de canaliser les usagers. Il y a moins d'agressions, moins de seringues dans la rue,* explique-t-il. *Et puis, ça a changé la fréquentation.* » Les gérants des sanisettes, des parkings ou du cinéma ont vu les toxicomanes déserter leurs structures, assure aussi le collectif. Fin septembre, La traverse du 10e a organisé une déambulation jusqu'à la salle. Comme pour la Fête des deux gares organisée quelques jours plus tôt, rue d'Alsace, les délégués des usagers étaient venus prendre la parole. « *Le vivre-ensemble, c'est aussi apprendre à s'écouter* », insiste Géraldine Dieutegard.

Si ces structures font l'objet d'un consensus dans la sphère professionnelle, le débat s'est déplacé dans le champ politique et des riverains, avec peu de place laissée aux usagers eux-mêmes. « *Mieux se connaître, c'est aussi casser la peur* », poursuit-elle. Elle revendique une démarche humaine, rappelant que la plupart des usagers ont des parcours douloureux. « *Quelle que soit l'addiction, ce sont des personnes qui ont des vies extrêmement difficiles et éprouvantes. Souvent abandonnées par la famille, victimes de traumatismes...* », abonde la sociologue à l'Inserm, spécialiste des politiques de réductions des risques, Marie Jauffret-Roustide. Après des parcours chaotiques, les usagers confirment de meilleures conditions d'injection. « *Les données scientifiques que nous avons recueillies montrent que c'est un endroit où ils se sentent écoutés, respectés, protégés. C'est parfois une des premières fois où l'on va faire attention à eux. Cela peut être un premier pas vers une réinsertion.* »

Au cœur d'un réseau d'acteurs

« *Il y a une instrumentalisation de ces questions au niveau politique, qui ont tendance à opposer sevrage et réduction des risques,* dénonce la sociologue. *Alors que ce sont deux approches complémentaires* ». L'association Gaïa travaille avec un réseau d'acteurs : de l'hôpital à proximité aux centres sociaux, en passant par « *les prestataires d'hébergement, d'accueil de jour, des services de sevrage, de maintien de l'abstinence, etc.* », explique Victor Detrez. Cette salle constitue l'un des maillons, mais il faudrait les multiplier.

La salle parisienne accueille 200 injections par jour. Que deviendront les usagers si la salle devait fermer brusquement ? « *Ce serait vraiment une catastrophe sanitaire, pour la tranquillité publique. Une catastrophe humanitaire* », prévient Marie Jauffret-Roustide. ● VIOLAINE COLMET-DAÂGE



Usagers et riverains ont déambulé ensemble fin septembre.

Avec l'aimable autorisation © Myrto Sterduniak

MERCREDI 10 DÉCEMBRE

Dessin animé
Dans le cadre de la fête de l'animal en ville, aura lieu une projection du film d'animation *Flow*. Réalisé par Gints Zilbalodis, il nous fait suivre un chat qui se réveille dans un univers envahi par l'eau où toute vie humaine semble avoir disparu. Plus d'infos à venir sur mairie18.paris.fr

SAMEDI 13 DÉCEMBRE

Migration
À l'occasion de la Journée internationale des migrants, tables rondes, ateliers de discussion, stands associatifs et concert de clôture auront lieu de 14 h à 21 h à la Maison de la conversation, 12 rue Maurice Grimaud.

DIMANCHE 14 DÉCEMBRE

Banquet
Organisé par l'association 4C Quartier libre *(voir notre n° 342)*, dégustation des trois plats de fête réalisés par des habitants du quartier. À 12 h 30, dans le hall de FGO-Barbara. Inscription obligatoire : 01 53 09 30 70.

MARDI 16 DÉCEMBRE

Pause musique
Les musiciens des chœur et orchestre de la Sorbonne invitent à un moment musical à l'heure du déjeuner, de 12 h 45 à 13 h 45, à la bibliothèque du centre universitaire, 2 rue Francis de Croisset.

JEUDI 18 DÉCEMBRE

Violon tzigane
Dans le cadre de Jeudi c'est musique, une soirée virtuose et entraînante vous emmènera sur les chemins de l'Europe de l'est avec le duo Arborescence (violon, piano). À la mairie du 18e, à partir de 19 h.

JUSQU'AU 21 DÉCEMBRE

Expo
Les sculptures (céramique, verre, bronze) et collages photographiques de l'artiste Ninon Hivert, qui témoignent de notre société contemporaine, sont à découvrir à la galerie Chapelle XIV, 14 boulevard de La Chapelle, du mardi au samedi (11 h-19 h).

JUSQU'AU 4 JANVIER

Brésil
Les Rencontres photographiques du 10e mettent à l'honneur cinq artistes brésiliens dans une exposition photo en plein air. Sur le pont Saint-Ange, boulevard de La Chapelle.

JALALOH, FALALEL ÉGYPTIEN

Installé entre la rue Championnet et la rue du Poteau, Omar nourrit le quartier depuis 2021. Pour les habitants de la rue du Ruisseau, le néon « Falafel » de Jalaloh est comme un phare dans la nuit.

L'hospitalité d'Omar et Islam, son frère, font que, dès l'entrée, on sait que tout va bien se passer. Portraits de musiciens et musiciennes égyptiens aux murs, vieux films en noir et blanc diffusés sur un écran, et quelques photos imprimées pour ne pas oublier les bons moments passés au restaurant.

La spécialité de Jalaloh est le falafel égyptien, qui a la particularité d'être fait à base de fèves. Omar gère le processus de fabrication du falafel du début à la fin. Avec un mortier traditionnel en granit, il écrase les fèves qui permettent de créer une pâte, laquelle est alors travaillée dans un batteur pour l'aérer, et ainsi obtenir des falafels légers. Cette pâte est alors mélangée à des herbes et confectionnée en petites boules.

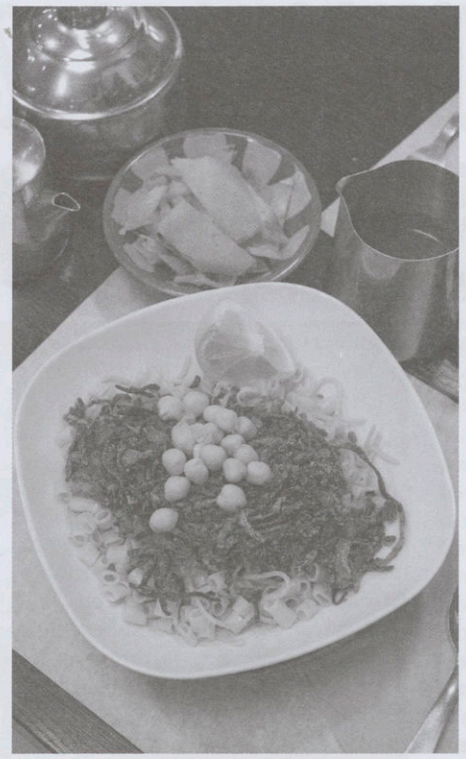
Un plat pour le peuple

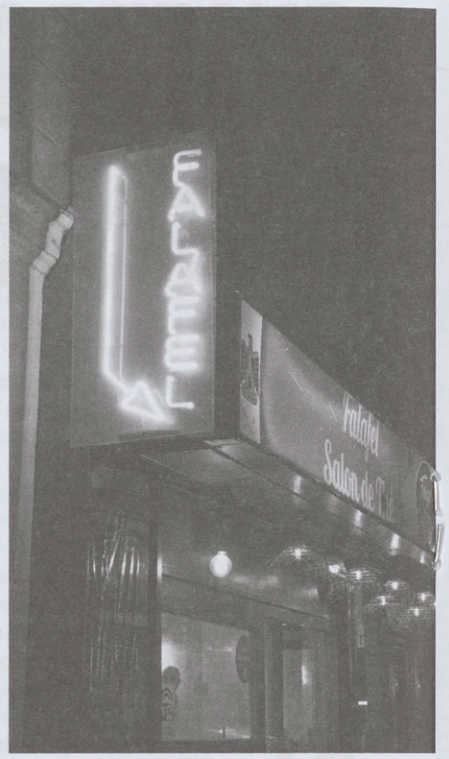
Le sandwich falafel de Jalaloh (6 €) est servi dans un pain pita moelleux et garni de nombreux légumes frais, d'oignons, de tahini et de pâte de piment. La cuisson est croustillante à l'extérieur, fondante à l'intérieur. On sent qu'Omar a travaillé sa recette depuis des années, et elle ne laisse personne indifférent. Jalaloh propose aussi des plats comme le koshari (8 €). Ce plat millénaire est un vrai marqueur dans la culture égyptienne. Mélange de riz, de pâtes, de lentilles, de pois chiches et d'oignons frits, il est arrosé de sauce tomate, de piment et de jus de citron. Exemple parfait du repas populaire : un plat consistant et plein de saveurs, confectionnés grâce à des ingrédients accessibles. Pour la viande, Jalaloh met à la carte le hawawshi : un pain pita grillé farci de viande hachée, oignons, persil et accompagné de pickles. Le repas ne s'arrête pas là, puisque la vitrine de desserts attend à l'entrée du restaurant. Le baklava, mais aussi la basboussa (gâteau de semoule) ou la mhalabia (flan à l'eau de fleur d'oranger) accompagnés d'un thé à la menthe.

Si la qualité d'un repas s'évalue à celle de ses plats, l'importance d'un restaurant se juge à sa communauté. Après quelques minutes passées sur place, il est clair que Jalaloh est un vrai repère dans le quartier, aussi bien pour ses résidents que pour la communauté que Omar a rassemblée autour d'une cuisine faite maison et avec passion, sur place ou à emporter. ●

AURÉLIEN SALOMÉ

Jalaloh, 85 rue du Ruisseau (M° Simplon ou Jules Joffrin), ouvert du lundi au dimanche, 12 h-00 h









Julia Velázquez Charro x4

LA CHAPELLE

ESPOIR 18 FINIT L'ANNÉE EN BEAUTÉ

En décembre, l'association Espoir 18 continue plus que jamais de sensibiliser les jeunes aux questions de vivre-ensemble, de laïcité et de discriminations.

En février dernier, Jad, Maher, El Hadji, Alexandre et Iqbal, cinq jeunes d'Espoir 18, avaient été conviés à l'Élysée pour la remise du prix Ilan Halimi, créé en 2018 par la délégation interministérielle à la lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la haine anti-LGBT *(voir n°335)*. Neuf mois plus tard, l'association créée en 2002 continue son travail de terrain avec les 15-25 ans de l'arrondissement. Et comme depuis maintenant douze ans, les questions de laïcité, de lutte contre le racisme et l'antisémitisme sont au cœur de ses enjeux. Preuve en est avec leur riche programme de décembre qui mélange théâtre, échange et débat.

Après une soirée de sensibilisation aux violences faites aux femmes le 29 novembre, Espoir 18 propose une représentation théâtrale le 8 décembre à l'Auberge de jeunesse Yves-Robert (19 h 30). Mise en scène par Farid Abdelkrim, ancien prédicateur devenu comédien et humoriste, et jouée par Les Zimprobables, une troupe intergénérationnelle, *J'ai fait mon temps* est une pièce grinçante qui *« aborde le vivre-ensemble, la lutte contre le racisme et l'antisémitisme »*.

Des planches au palais de justice

Quatre jours après cette soirée théâtre, une soirée sur le thème « Croyances et laïcité » sera organisée à l'EPJ Nathalie Sarraute et animée par le même Farid Abdelkrim (19 h 30). Elle accueillera – comme l'an dernier – un imam (Tareq Oubrou), un rabbin (Yeshaya Dalsace) et un prêtre (Matthieu De Laubier).

Enfin, une soirée sur la lutte contre les discriminations aura lieu le 16 décembre dans les locaux d'Espoir 18 au 9 rue Tristan Tzara (19 h). Pour l'occasion, Youssef Badr, magistrat français et ex porte-parole du ministère de la Justice de 2017 à 2019, fera le déplacement pour échanger autour de son livre *Pour une justice aux 1 000 visages – Le mythe français de l'égalité des chances*. ●

MAXIME RENAUDET

COMME UN AVANT-GOÛT DE CARNAVAL

Ô les masques, le collectif organisateur du Carnaval des quartiers du nord-est parisien, moment fort du quartier de La Chapelle depuis cinq ans, organise cette année une soirée de présentation de sa sixième édition. Ça se passe au Dar Zin, le grand restaurant oriental de Chapelle International le 5 décembre à 19 h 30.

Des films carnavalesques seront projetés pour revivre les carnavals des années précédentes ainsi que d'autres dans le monde pour s'en inspirer, pour rêver et imaginer ensemble la prochaine édition. Des concerts animeront la soirée, avant qu'elle ne se termine avec un DJ set animé par Raptz radio, à retrouver par ailleurs tous les vendredis pour des soirées musicales, dansantes et vibrantes au Dar Zin (27 rue Pierre Mauroy). ● SYLVIE CHATELIN



Julia Velázquez Charro

COMMERCES : LES RIDEAUX TOMBENT, LES QUESTIONS SE MULTIPLIENT

Après la fermeture prématurée de certains commerces à Château d'Eau, c'est au tour de Château Rouge de baisser les rideaux à 20 heures pour des raisons de prévention à de potentiels « troubles à l'ordre public ».

L'arrêté préfectoral du 22 février 2025, renouvelé plusieurs fois depuis, impose une fermeture à partir de 20 heures et jusqu'à 6 heures le lendemain afin de lutter contre *« les nuisances sonores »*, *« une consommation d'alcool excessive sur la voie publique »* ou encore *« la prégnance d'un phénomène prostitutionnel »*.

Si le maintien de l'ordre public relève bien de la préfecture de police, celle-ci doit néanmoins respecter un principe de proportionnalité, afin de ne pas porter atteinte à la liberté du commerce et de l'industrie. Or, le lien entre les commerces visés et les motifs mentionnés dans l'arrêté paraît flou. Comment établir que ce sont bien ces établissements qui génèrent les désordres ? Et quelles mesures alternatives ont été envisagées avant d'imposer une telle restriction ?

Mesure nécessaire ou décision stigmatisante ?

Les commerces principalement touchés sont les épiceries et les salons de coiffure, très présents dans la rue Poulet. Or, les établissements les plus susceptibles de causer des débordements sur la voie publique sont justement les établissements de type restaurant ou bar, qui n'entrent pas dans le champ de l'arrêté. Au-delà de la critique des riverains, c'est surtout un manque à gagner pour les commerces situés dans la zone.

Si la mairie assure avoir multiplié les échanges avec les commerçants, sur le terrain le sentiment est tout autre. Rue Poulet, certains commerçants disent avoir découvert l'arrêté du jour au lendemain. Installée depuis une dizaine d'années, Mariama Diallo raconte l'impact concret de la mesure. *« Avant, on fermait souvent vers 21 h 30-22 h, parfois plus tard le week-end. C'est à ce moment-là que les clients viennent, ils finissent souvent tard le travail. Ce n'est pas à 6 h du matin qu'on a des clients »*, explique-t-elle. Résultat : une perte de clientèle qui influence directement la rentabilité de son exploitation : *« Je suis gérante, et je suis en perte. On a même envisagé de fermer le salon, comme certains rue Clignancourt. Ce n'est pas de notre faute si les gens traînent dans la rue, on ne les connaît pas et ça nous pénalise »*.

D'autres commerçants évoquent un changement de population dans le quartier. *« Avant, les gens vivaient ensemble et ça ne posait de problème à personne »*, confie l'un d'eux, évoquant une forme de gentrification qui rendrait certaines cohabitations plus difficiles. Contacté, Jean-Philippe Daviaud, conseiller de Paris et délégué auprès du maire du 18e chargé du commerce, est revenu avec nous sur les tentatives de limitation des « désordres » dans cette partie du 18e arrondissement. Il affirme que la Mairie avait tenté d'agir en amont. Selon lui, des démarches avaient été menées auprès des commerçants de la rue Poulet, mais *« avec une efficacité très limitée»*. Il rappelle également l'existence d'un arrêté imposant un jour de fermeture dominicale aux coiffeurs, *« pas toujours respecté »*.

«On n'en veut pas aux commerces africains»

L'élu évoque aussi la pression exercée par certains collectifs d'habitants. *« Il y avait des remontées régulières »*, explique-t-il, estimant que l'ouverture tardive de certains commerces contribuait à *« du bruit et de l'occupation de l'espace public. »* Il rejette toutefois toute discrimination : *« La volonté, pour faire court, n'est pas de cibler les commerces africains. On vise des commerces qui occasionnent des nuisances dans l'espace public »*.

Cependant, beaucoup d'habitants jugent cette mesure discriminatoire et dénoncent une mesure injuste, d'autant que certains types d'établissements – notamment les restaurants ou les lieux culturels – sont exemptés.

Alors, mesure nécessaire ou décision stigmatisante ? La corrélation entre la présence de ces commerces et les attroupements sur la voie publique semble difficile à prouver. Une chose est sûre : ce sont d'abord les petits commerçants du secteur qui en paient le prix. ● MARTIN SCHMITZ

DESTINS DE COMPTOIR

Habitant du quartier depuis plus de dix ans, Julien Boiret alias Serge a publié en octobre son premier roman dont l'histoire prend racine dans un bar de la Butte. Rencontre.



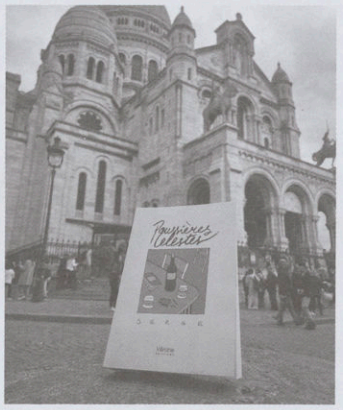
DR

Quand tu arrives dans un bar à 17 h et que tu repars le lendemain à midi, tu croises une ribambelle de gens très différents. Au départ, il y a des mères avec leurs enfants, ensuite ceux qui sortent du boulot, puis plus tard dans la soirée et à 4 h du matin, ce ne sont pas du tout les mêmes profils. » Voilà pouquoi Julien Boiret a eu envie d'écrire *Poussières célestes*, son premier roman paru aux éditions Vérone, le 9 octobre dernier.

Un récit dont la majeure partie se passe Au bonheur des mets, un bar-restaurant de la Butte où une vingtaine de destins vont s'entrecroiser. Cet estaminet s'inspire en réalité d'un petit bar situé au 3 de la rue André Marsacq, juste à côté du funiculaire et du domicile de Julien, lequel signe son livre sous le pseudo de Serge, un surnom hérité d'une blague de jeunesse. Mais attention, ce bar de Montmartre – où Julien nous invite à aller de sa part – n'est qu'une source d'inspiration. Et surtout, comme l'indique l'auteur dans son préambule : « *Toute ressemblance avec des personnages existants serait purement fortuite* ».

Expérience littéraire et musicale

Si ce « roman choral » se passe en grande partie au bar, il n'est toutefois pas question ici de brèves de comptoir, bien au contraire. « *Chaque chapitre est introduit par un exercice de pensée qui est censé répondre aux enjeux d'un personnage ou d'un binôme* », explique Julien. Parmi ses personnages hauts en couleur, on retrouve le tenancier Joseph, le Belge et néo-montmartrois Edern, le volcanique Rémi et son ami Charles le réservé ou encore Stella qui rêve de quitter la Butte pour aller vivre sa retraite dans un lieu isolé et sauvage. Autant de personnages qui se croisent au gré des chapitres et surtout qui échangent. « *Je trouve qu'on vit dans un monde de plus en plus triste, où les gens se parlent de moins en moins* », analyse l'auteur.



Passé par le stand-up et le théâtre (il a mis en scène une pièce au théâtre du Gymnase en 2021), Julien a mis un point d'honneur à façonner les multiples dialogues de son roman, comme une manière de rendre hommage aux planches. Mieux encore, pour accompagner ce roman, il a composé une bande originale au piano, soit 34 morceaux qui correspondent chacun à une ambiance particulière du récit.

Les Pétroleuses contre Bolloré

Après la sortie de ce premier roman rédigé en deux ans, Julien Boiret travaille déjà sur l'écriture de son second ouvrage. Cette fois-ci, l'histoire ne se déroulera pas dans son quartier d'adoption, mais un hommage sera rendu aux Pétroleuses, ces femmes qui, pendant la Commune de Paris, en 1871, furent accusées d'avoir employé du pétrole pour déclencher des incendies. « *Dans ce futur récit qui contiendra un manifeste pour rebâtir un monde plus sain, il sera également question de révolution,* explique Julien. *Et spoiler : le grand méchant de l'histoire sera le double de Vincent Bolloré.* »

En attendant que ce futur pavé soit terminé et publié, Julien va continuer à défendre *Poussières célestes*. Il sera d'ailleurs présent le samedi 6 décembre pour une rencontre-échange Aux Trois, le bar qui a inspiré son premier roman. ● MAXIME RENAUDET

Poussières célestes, octobre 2025, éditions Vérone, 566 pages, 27 €

CE JOURNAL NE PEUT VIVRE QUE GRÂCE À SES LECTEURS ET LECTRICES.
POUR QUE LE 18E DU MOIS CONTINUE, SOUTENEZ-NOUS EN VOUS ABONNANT OU EN FAISANT UN DON.

ABONNEZ-VOUS AU 18E DU MOIS !

Abonnement au mensuel Le 18e du mois

- ○ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : ..... 18€
- ○ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) : ..... 31€
- ○ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : ..... 59€
- ○ Abonnement d'un an à l'étranger : ..... 40€

Adhésion à l'association des Amis du 18e du mois

- ○ J'adhère pour 1 an : ..... 20€
- ○ J'adhère pour 2 ans : ..... 40€
- ○ Je soutiens l'association : ..... 80€
  (comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois » 13, rue des Amiraux 75018 Paris ou en ligne sur notre site internet.

Nom : .....

Pénom : ..... **Adresse :** .....

.....

E-mail : .....

SI VOUS SOUHAITEZ RECEVOIR UNE FACTURE, VEUILLEZ COCHER LA CASE CI-APRÈS : ○

Adresse : Les Amis du 18e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris

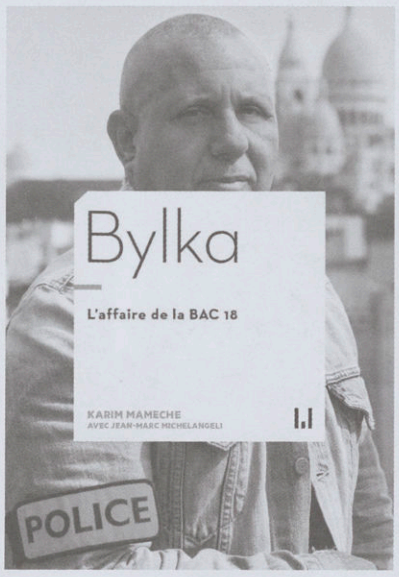
E-mail : 18dumois@gmail.com

Site : http://18dumois.info

BYLKA REFAIT SURFACE... AVEC UN LIVRE

Ancien policier de la Bac 18, Karim Mamèche a été condamné en février 2021 à huit ans de prison. Il fait aujourd'hui son retour en co-publiant un livre dans lequel il dévoile « sa vérité ». Quitte à omettre certains faits.

Depuis avril 2023 et un article de *Paris Match* qui le réhabilitait, on n'avait plus entendu parler de Bylka, ce membre de la Brigade anticriminalité (Bac) de la Goutte d'Or qui a passé deux ans derrière les barreaux. Mais mi-octobre, Karime Mamèche, plus connu sous le surnom de Bylka, est ressorti du bois avec la publication d'un livre écrit avec Jean-Marc Michelangeli, scénariste et comédien qu'on a récemment vu jouer le rôle d'un maire corse dans la série *Plaine orientale*. Dans *L'affaire de la Bac 18*, publié à la Manufacture des livres en octobre dernier, Bylka promet de livrer un *« récit sans concession »* et de revenir *« sur sa descente aux enfers : celle d'un système sous pression, des dérives d'un service, des silences coupables et des loyautés broyées. »*



Pour rappel, en février 2021, le tribunal correctionnel de Paris l'avait condamné à une peine de huit ans de prison pour une multitude de délits : corruption, trafic de stupéfiants, procédures falsifiées, vols, blanchiment d'argent *(voir notre n°291)*. À ses côtés, dans le box des accusés, cinq autres agents du même groupe avaient été condamnés à des peines allant de un an avec sursis à quatre ans de prison dont deux avec sursis. Puis en juin 2021, Karim Mamèche a été relaxé de plusieurs délits, n'écopant finalement que de deux ans de prison, une peine déjà couverte par sa détention provisoire. Des accusations qui pesaient contre l'agent ne restaient alors que les infractions de faux en écriture publique, la consultation illégale d'un fichier de police, la violation du secret professionnel, le blanchiment de fraude fiscale et un vol de 450 €. À l'époque, les magistrats avaient néanmoins maintenu son interdiction d'exercer une fonction publique.

Bac nord à la Goutte d'Or

Libéré en juin 2021 après deux ans derrière les barreaux, Bylka – aujourd'hui âgé de 52 ans – revient donc avec 300 pages qui racontent *« sa vérité »*, soit *« celle que personne ne pourra jamais me contester »* écrit-il à la fin de son livre. Dedans, quasiment aucune remise en question ou remords de sa part. À la place, il préfère remettre tout sur le dos de la politique du chiffre et d'un collègue dénonciateur qui aurait fomenté un complot contre lui. Selon Bylka, il aurait servi de fusible pour éviter que la Bac 18 soit dissoute, payant pour des méthodes de travail jugées douteuses aux yeux de la justice, mais largement tolérées par l'institution policière.

Invité en novembre de l'émission Clique, animée sur Canal + par le très complaisant Mouloud Achour, Karim Mamèche est revenu sur son histoire, affirmant avoir été un policier non-violent et réglo et se vantant de s'être parfois déguisé en clochard ou en aveugle afin de se fondre dans la masse. Quand il évoque la perquisition qui a conduit à son arrestation, il oublie de préciser qu'elle a permis de retrouver chez lui 2 400 € de tickets de jeu gagnants qu'il rachetait. Il oublie également de mentionner qu'il était propriétaire de deux appartements, rénovés sans décaisser un euro de son compte en banque, sur lequel il n'effectuait par ailleurs jamais aucun retrait. Pis, en épluchant les comptes bancaires de Bylka, les inspecteurs de l'IGPN avaient découvert qu'il n'avait jamais utilisé sa carte bancaire en quatre ans.

À la place, Bylka nous raconte sa descente aux enfers, sa vie en prison loin de ses proches et le combat judiciaire qu'il a mené contre ce qu'il considère comme une injustice. Finalement, si ce livre remet en cause le fonctionnement et le système policier, démarche nécessaire vis-à-vis des nombreuses histoires de violences policières commises ces dernières années dans le 18e, on vous invite à le lire avec précaution. ●

WILLIAM EVEN

PORTE DE CLIGNACOURT

L'ouverture du CiNey approche

Après plusieurs mois de travaux, le CiNey de la Sierra Prod devrait voir le jour d'ici à la fin de l'année 2025 ou début 2026. Installé dans l'ancien Bricorama du 126 boulevard Ney, cet espace a été pensé par et pour les habitants du quartier *(voir n°330)*. Il combinera deux salles de projection, une scène de spectacle vivant, des studios de montage, de son et d'enregistrement mais aussi un pôle « bien manger » animé par l'Armée du Salut et un pôle insertion encadré par les missions locales des 17e, 18e et 8e arrondissements. ●

W.E.

VOTRE PUB dans le 18e du mois

Contact : publicite18edumois@gmail.com

Pour une publicité en niveau de gris prête à être imprimée (PDF ou JPG à 300 dpi)

Pleine page
600 € TTC

1/2 page
360 € TTC

1/4 de page
192 € TTC

1/8e de page
114 € TTC

1/16e de page
72 € TTC

TARIF DES PETITES ANNONCES

Gratuites pour les associations abonnées jusqu'à 240 signes (si l'association est abonnée sous le nom du président, prière de nous le signaler).

Pour les autres annonceurs : 15 € jusqu'à 240 signes. Au-delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

Chaque mois ou presque, une personnalité habitant ou travaillant dans notre arrondissement raconte ici sa vie dans son quartier.

MAERA HILL-CHOUAKI, COMÉDIENNE ET METTEUSE EN SCÈNE

Née dans le 18e il y a vingt-cinq ans, Maera Hill-Chouaki a grandi à Épinay-sur-Seine. Par un heureux hasard, il y a sept ans, la jeune artiste a emménagé dans le haut de la rue Doudeauville. Elle débarque à Paris précisément à la frontière entre le bas-Montmartre et la Goutte d'Or. « *Je m'en souviens très bien parce que je déménageais pour mes 18 ans, dans le 18e, en 2018… Je crois qu'on ne peut pas faire mieux* », s'amuse-t-elle.

Cette jeune passionnée de théâtre est le deuxième enfant, et la seule fille, de Aziz Chouaki – écrivain, musicien, romancier et dramaturge algérien considéré comme « l'un des plus grands écrivains algériens contemporains » – et de Yasmine Chouaki – journaliste et animatrice radio à RFI. Comédienne, metteuse en scène et auteure, Maera travaille actuellement sur sa deuxième pièce, un seul en scène « *inspiré par une bavure policière qui a eu lieu en juin 2022, au croisement des rues Custine, Clignancourt et Doudeauville* ». Un terrible événement dont elle a entendu les coups de feu et les cris glaçants mais qui ne l'empêche pas, bien au contraire, d'apprécier son quartier et son arrondissement.



Thierry Nectoux

Loin des stéréotypes

On parle souvent de l'insécurité ou de la condition des « jeunes femmes » *dans le quartier, mais pour moi il a quelque chose de rassurant, car si la violence existe, elle n'est pas cachée. On y règle des comptes, on y passe des deals, mais seulement dans des endroits spécifiques, le reste de la rue ne doit pas devenir une scène de crime, ça se sent. En tant que femme, je me sens rassurée par la vie permanente, diurne comme nocturne, qui permet d'aller toquer à un restaurant ou un bar en cas de problème. Je n'ai jamais eu de soucis dans la rue, alors que dans d'autres quartiers de Paris, plus vides, plus sages, je me sens moins en sécurité.*

Des théâtres et des terrasses

Outre mon mariage en 2021, l'un de mes souvenirs les plus émouvants dans le quartier a été un dîner aux Trois Frères en 2019. C'est le dernier repas que j'ai pu partager avec mon père, baba, avant sa disparition. Il m'avait invité voir sa pièce Europa *au Lavoir moderne parisien (LMP). Évidemment, en bonne* théâtreuse, *je suis désormais une visiteuse curieuse de La Reine Blanche, du LMP, de l'Atalante et du théâtre des Abbesses. J'aime aussi flâner dans les allées des boutiques de tissus qui entourent la Halle Saint-Pierre, pour y confectionner mes rideaux, mes nappes ou mêmes certains de mes costumes. Un autre lieu important pour moi, c'est le Mistral gagnant, rue Saint-Mathieu. Dès mon arrivée dans le quartier, l'accueil qui m'a été réservé par l'équipe, et même ses habitués, a été fabuleux de bienveillance. Et cette place, autour de l'église Saint-Bernard, a quelque chose de spécial. C'est un havre de calme dans cette agglomérat urbain et vivace. Au milieu de la Goutte d'Or, on entend les oiseaux chanter, les enfants jouer dans le square, les cloches de l'église sonner, les habitants du quartier, de toutes origines sociales, discuter autour d'un verre, ou deux, dans la joie et la bonne humeur. Il y a une atmosphère presque bucoliqu. Ça fait du bien, c'est précieux.*

« Ici plus qu'ailleurs, grâce à un gros tissu associatif, tout un chacun peut agir en rejoignant ou en aidant une action d'intérêt collectif. »

Consommer local

Beaucoup de gens reprochent une gentrification du quartier. Elle est indéniable, c'est vrai, mais ça ne me dérange pas. Au contraire, je trouve que ça rend le quartier encore plus familial et cosmopolite. J'aime pouvoir aller chercher mes épices et certains produits orientaux dans les commerces exotiques, tout en profitant de mon système de panier à l'Épicerie des environs, encore une fois rue Ramey, où j'ai le plaisir de me faire servir par Sandrine mes lots garnis de produits locaux et de saison. Cet arrondissement a un côté village : des vrais commerces de proximité, une réelle vie de quartier et même des journaux locaux et citoyens.

Ici plus qu'ailleurs, grâce à un gros tissu associatif, tout un chacun peut agir en rejoignant ou en aidant une action d'intérêt collectif. Quoi qu'il arrive, cela nous ramène à la réalité et ça nous incite à ne pas nous enfermer dans un confort matériel. À ma petite échelle, j'essaie, dès que je le peux, de déposer des livres ou des vêtements à la recyclerie le Poulpe, rue d'Oran. J'ai aussi découvert récemment le plaisir d'y boire un verre à des prix abordables dans une ambiance inclusive, en écoutant conférences et débats. La dernière en date étant celle de Hajer Ben Boubaker, autrice du livre Barbès Blues. *Une intervention que j'ai appréciée car elle m'a appris beaucoup d'anecdotes sur le quartier et sur l'histoire de l'immigration algérienne à Paris.* ●

PROPOS RECUEILLIS PAR PIERRE A. PAUGY

Ce mois-ci, immersion dans l'eau avec Léo mare, l'association référence du 18e en plongée, pour les petits et les grands, depuis 1970.

LA VIE SOUS-MARINE





Claude Kirgis et Léo mare

Et si on vous proposait un baptême de plongée en guise de cadeau de Noël ? Implanté dans le 18e arrondissement depuis cinquante-cinq ans, le club de plongée Léo mare est une institution qui a su se réinventer pour amener le plus de gens possible à voyager sous l'eau.

Depuis 2024 et la révision de ses statuts afin que l'association devienne collégiale, elle est désormais gérée par quatre co-président : Pierre Colombier, Thierry Elizabeth, Sophie Gourmelon et Robert Malinge. Un vendredi soir avec Léo mare à la piscine Bertrand Dauvin peut tout changer dans un pays où un Français sur six ne sait pas nager ou est aquaphobe.

Régulièrement évoqué dans les colonnes du *18e du mois*, Léo mare» – dont le nom fait référence à Léo Lagrange* et à la traduction latine de « mer » – compte cette saison une trentaine d'adhérents, dont 35 % de femmes. Comme idée de cadeau de fin d'année, l'association cinquantenaire propose au grand public des baptêmes de plongée gratuits à partir de 8 ans, avec l'aide d'un moniteur.

Affilié à la Fédération française d'études et de sports sous-marins (FFESSM) et à l'Union sportive Léo Lagrange (UNSLL), Léo mare a conservé une cotisation dont le prix reste accessible : *« On a toujours gardé en tête l'objectif de travailler pour les jeunes et ceux qui ne sont pas les plus fortunés »*, explique Thierry Elizabeth. Ainsi, au prix de 210 € par an, l'adhésion offre l'accès à la piscine, un cours de plongée hebdomadaire et un entraînement mensuel en fosse, matériel fourni.

Curiosité et plongée

Outre des baptêmes et des sessions en piscine, Léo mare propose des sorties en carrières, en fosses, en lacs ou en mer, que ce soit en France, aux Antilles ou à l'étranger. *« La mer Rouge est considérée comme la Mecque des plongeurs, s'enthousiasme Thierry Elizabeth. Tout plongeur se doit d'être allé en Égypte. »*

Léo mare réalise également des projets artistiques pour valoriser l'univers aquatique. Dans les années 1990, les plongeurs du club ont participé à une pièce de théâtre avec une partie jouée sous l'eau et des spectateurs équipés de palmes, masques et tuba. Aujourd'hui, elle propose de temps en temps des expositions de photos aquatiques sur les grilles des squares du 18e *(voir notre n° 327)*.

Affecté par la rénovation de la piscine Bertrand Dauvin, le club a pour défi de redonner un nouvel élan à cette association historique qui a compté, les belles années avant-Covid, jusqu'à plus de 150 membres. Ils préparent de nouveaux concepts aquatiques pour l'année 2026 afin de surprendre les habitants du 18e et attiser leur curiosité. ●

VIVIEN BOYIBANGA

*Léo Lagrange (1900–1940), homme politique français, sous-secrétaire d'État aux Sports et à l'Organisation des loisirs dans le gouvernement du Front populaire, connu pour avoir démocratisé l'accès au sport et aux activités de loisirs pour tous, notamment à travers les associations et les mouvements de jeunesse.

LES RÉSULTATS SPORTIFS DE 2025

CHAMPIONNET ATHLÉ	ESCRIME PARIS NORD		LES ARCHERS DE LA CHAPELLE	SHIZUOKA WADO CLUB	PARIS TEAM TAEKWONDO
Champion de Paris benjamins, champion Île-de-France cadettes et juniors et champion Île-de-France N2	Auguste Galois, vainqueur de l'open de Melun MI3, open de Mennecy MI3, open de Poitiers MI5 et open du Stade français MI3. Jake Hurst, vainqueur du tournoi FIE Satellite seniors à Manama	Mayssane Haddad, vainqueure de l'open du Stade français MI3 et trophée international Licciardi MI2 Noély Talbot, vainqueure de l'open de Poitiers	Maxime Khantharod, vainqueur du TAE Saint-Germain-sur-Morin 50m	Aïcha Mansour, championne de France minimes de karaté	Champions de Paris : Ayyoub Timera, Farid Karam, Ignes Fait Meddour, Sarah Bedart, Wafa Ben Geloune, Yeter kara.







Centre de l'image de l'AP-HP

BICHAT, BÂTIR ET REBÂTIR

Rempart contre le choléra à son ouverture il y a plus d'un siècle, avant de se spécialiser dans les maladies tropicales et infectieuses, l'hôpital Bichat a vécu plusieurs vies. Au gré de l'évolution du milieu hospitalier français, et d'une vétusté qui a fait souvent parler.

Combien d'enfants du 18e arrondissement sont-ils nés à la porte de Montmartre ? Certes, la maternité n'a pas toujours existé, et c'est peu à peu que l'hôpital Bichat-Claude-Bernard, issu de la fusion administrative de deux hôpitaux, effectuée en 1988, s'est développé. Mais pour nombre d'entre nous, on le connaît sous le nom de Bichat. Cet immense établissement incarne un épisode de la longue histoire hospitalière à Paris, avec des racines au XIXe siècle, des transformations majeures au XXe et encore des évolutions à prévoir au XXIe siècle. Il a dû suivre le développement de Paris et les progrès de la médecine, passer d'un site pavillonnaire à un bâtiment monobloc vertical. Surtout, il est devenu une structure hospitalière très importante du point de vue architectural et de ses fonctions, non sans heurts et sans résistances.

Le spectre des pandémies

Si l'histoire de l'hôpital Bichat commence au XIXe siècle, il est nécessaire de remonter aux racines du monde hospitalier, qui commencent elles vers le milieu du VIIe siècle. À cette époque, c'est l'Église qui se préoccupe des malades et des pauvres. L'Hôtel-Dieu de Paris, le plus ancien de ces établissements, est fondé à l'époque du roi Clovis II, fils de Dagobert, par l'évêque saint Landry de Paris, pour servir de « refuge aux indigents, aux infirmes et aux malades ». À l'époque, l'hôpital ne désigne pas un établissement médical, qu'il soit religieux ou laïc, mais un lieu d'assistance et une œuvre de charité. Comme l'indique l'étymologie, le mot hôpital s'est formé comme celui d'hospice sur le terme latin *hospes* qui signifie « celui qui reçoit » et « celui qui est reçu », qui a donné en vieux français « ospital », qui signifie auberge, refuge, logement ou abri pour les nécessiteux.

Au XIIe siècle, deux ordres religieux novateurs sont créés à Jérusalem pour accueillir et soigner les pèlerins : on les appellera les hospitaliers. C'est alors qu'est construit au pied de la cathédrale Notre-Dame l'Hôtel-Dieu, pensé comme un lieu d'accueil et non comme un centre de soins. Au XVIIIe siècle, il subit quatre incendies et les travaux de reconstruction sont l'occasion d'agrandir les bâtiments. D'autres structures hospitalières sont aussi créées à Paris pour désengorger progressivement l'Hôtel-Dieu. En parallèle, les créations d'hospices s'échelonnent jusqu'à la fin du siècle, à l'initiative de fondations religieuses mais aussi des particuliers comme Beaujon en 1784 ou Necker en 1778.

Ce n'est qu'un siècle plus tard que verra le jour l'hôpital Bichat. On est au XIXe siècle et tandis, que les médecins affirment que la France est désormais immunisée contre les ravages des grandes épidémies, survient le choléra. Dès 1832, la maladie arrive par le nord-est de Paris et le spectre des pandémies resurgit : la fulgurance de morts à la chaîne avec une maladie très contagieuse, inconnue sur le plan scientifique. C'est un tournant dans l'histoire de la santé publique en France qui a contribué à l'adoption de la loi du 13 avril 1850 sur les logements insalubres. Le débat sur la transmission du choléra ne sera clos qu'en 1883, en identifiant la bactérie responsable et abandonnant la thèse de l'infection.

C'est alors qu'on peut vraiment aborder la création de ce qui deviendra l'hôpital Bichat-Claude-Bernard. Car au XIXème siècle ce sont deux hôpitaux qui sont créés. Après la destruction des bâtiments de l'Hôtel-Dieu annexe en 1879, l'administration de l'Assistance publique choisit l'ancien poste caserne du bastion 39 situé sur les fortifications de l'enceinte de Thiers, dans le 18e nouvellement créé, pour redistribuer les lits supprimés. Un premier hôpital, temporaire, est aménagé sur le glacis, sous le nom d'hôpital d'Aubervilliers, spécialisé dans le traitement des personnes souffrant du choléra. Il s'agit d'isoler les malades contagieux des hôpitaux parisiens atteints de variole, de rougeole, de scarlatine, d'érysipèle ou de diphtérie. Soit autant de maladies qui faisaient des ravages au sein de la population.

Le nouveau Bichat

Ce n'est qu'en octobre 1881 que ce bastion du 18e, doté de pavillons supplémentaires, prend la dénomination d'hôpital Bichat, en hommage au médecin et anatomiste Xavier Bichat (1771-1802). L'établissement ouvre ses portes le 1er décembre 1882.

En 1904, alors que l'hospice gère plus de 250 lits, les baraquements temporaires sont abandonnés et, par mesure sanitaire, incendiés. C'est le directeur général de l'Assistance publique en personne, Gustave Mesureur, qui allume le feu. D'après les plans de l'architecte François Renaud, un nouvel établissement est reconstruit au même emplacement et reçoit la dénomination d'hôpital Claude-Bernard en 1905, date à laquelle il est inauguré par Mesureur, en présence du président de la République, Émile Loubet. Ce nouvel hôpital est spécialisé dans le traitement des maladies tropicales et des maladies infectieuses contagieuses. Son architecture est adaptée aux conditions sanitaires d'une époque où les antibiotiques n'existent pas encore et, pour limiter la propagation des infections des patients des uns aux autres, toutes les chambres sont individuelles et donnent sur un déambulatoire protégé par un toit, mais ouvert sur l'extérieur, regroupées en petits pavillons distincts de plain-pied.

En 1904, alors que l'hospice gère plus de 250 lits, les baraquements temporaires sont abandonnés et, par mesure sanitaire, incendiés. C'est le directeur de l'Assistance publique en personne qui allume le feu. Quelques pavillons en brique datant de 1938 subsistent sur le boulevard Ney, dont le portail d'entrée, aujourd'hui condamné.

En mars 1918, les bombardements allemands entraînent la reconstruction et l'agrandissement. En 1925, la Ville de Paris demande l'autorisation de contribuer au financement pour l'extension et la reconstruction de l'hôpital, afin d'accueillir un nombre croissant de tuberculeux et participer à la modernisation des techniques médicales. Selon *la Revue du Sénat* n°523 du 5 août 1926, *« Le Conseil municipal déplore que l'hôpital est trop encombré, ne suffit plus aux besoins de la médecine et de la chirurgie »* et conclut qu'il faut reconstruire. En 1930, un premier agrandissement a lieu, suivi d'autres en 1948 et 1960. Le nombre de lits augmente et de nouveaux pavillons sont ouverts, en médecine générale, chirurgie et la fameuse maternité. On peut lire dans les très nombreux registres et répertoires qu'en 1935, en maternité, il y a eu 3 379 entrées et 3 297 sorties (avec le chiffre désolant de 49 morts). On apprend aussi à travers les chiffres secs que les modes de vie ont évolué et que sur cette même année 1935, par exemple, la durée du séjour en maternité était de treize jours, loin du délai très court actuel.

En 1970, en raison de la vétusté des locaux, l'hôpital Claude-Bernard est rattaché à l'hôpital Bichat et continue de fonctionner jusqu'à sa fermeture en 1988. Ensuite, les bâtiments sont détruits et le terrain devient un terrain vague. Les deux établissements forment alors le groupe hospitalier Bichat – Claude-Bernard. Le site couvre environ six hectares et les travaux de modernisation en 1976-1980 amènent à l'ouverture de ce qui a été appelé le « nouveau Bichat ». Quelques pavillons en brique construits à partir de 1938 subsistent sur le boulevard Ney, dont le portail d'entrée, aujourd'hui condamné. Ils donnent une idée de ce qu'était l'hôpital avant la construction du grand bâtiment vertical et monobloc, sur le modèle américain, avec de très nombreux étages.

Déplacer, reconstruire et regrouper

Au début du XXIe siècle, si l'organisation de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris l'inscrit au groupe des Hôpitaux universitaires Paris-Nord – Val-de-Seine et qu'il prépare l'ouverture de 150 lits de psychiatrie, son avenir et son état font l'objet de très vives discussions. À l'hiver 2009, alors que l'établissement est classé parmi les 50 meilleurs hôpitaux français par le magazine *Le Point*, deux étages ainsi que le service gériatrique sont privés de chauffage, remettant sur le tapis la vétusté des lieux. Des travaux sont alors enclenchés, mais en 2010, on annonce qu'il va être démoli dans… dix ans, la faute à la réduction des effectifs et le mauvais état des bâtiments.

Déplacer, reconstruire et regrouper jalonnent la longue histoire de l'hôpital. La preuve avec le projet de fusion entre Bichat-Claude-Bernard et l'hôpital Beaujon pour créer le Grand Paris-Nord à Saint-Ouen. Amorcé en 2015, ce projet à 2 milliards d'euros fait face – depuis le départ – aux résistances de divers collectifs de personnels hospitaliers, syndicats, militants et élus. On le pensait un temps enterré, notamment en 2023, quand une décision de justice a annulé l'arrêté le déclarant d'utilité publique, avant que le Conseil d'État le valide définitivement en juin dernier après une nouvelle enquête publique *(voir notre n° 324)*.

Le 24 septembre dernier, quelques semaines après que l'Autorité environnementale a pointé les dernières carences du projet, le préfet de Seine-Saint-Denis a délivré le permis de construire pour la partie hôpital, permettant au chantier de commencer en 2026. À moins d'un énième rebondissement. ●

DANIELLE FOURNIER

▲ En 1930, date de la première photo, un premier agrandissement de Bichat a lieu. Les deux autres photos d'archives, datant de la fin des années 70, témoignent des travaux de modernisation qui donneront naissance au « nouveau Bichat ».

THÉÂTRE

LA ROUE DE LA FORTUNE

Un huis-clos dans un hôpital autour de deux femmes qui redoutent la mort de leur proche et qui revisitent leur vie. Tout était-il joué d'avance ?

Deux femmes dans une salle d'attente. Ça se passe à l'hôpital d'Annecy, mais ça pourrait se passer ailleurs. L'une est là pour son mari, l'autre pour son enfant. Les deux ont été hospitalisés et leur vie ne tient qu'à un fil. Qui va tomber ?

La pièce raconte deux histoires de femmes et de familles qui n'ont rien à voir. Enfin, semble-t-il. Mathilde (Carine Ribert) filait le parfait amour avec son mari et son fils, même si le quotidien dans ce chalet savoyard n'était pas de tout repos. Pilar (Lily Rubens) élève seule son fils dans une détestation du père de celui-ci. Pendant ces heures interminables d'attente, elles vont revivre des séquences de leur vie avec leur mari ou leur fils.

Sur le fil de la vie

Elles sont traversées de questions : qu'aurait-il fallu faire pour ne pas aboutir dans cet hôpital ? Avions-nous d'autres choix ? Mais lesquels ? On l'aura compris, cette pièce écrite et mise en scène par Fabrice Tosoni, explore les questions du déterminisme et de la liberté de chacun. Quand le malheur survient, faut-il l'accepter ou se révolter… en vain ?

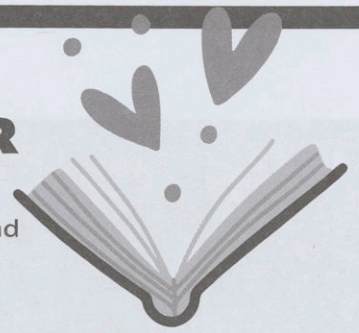
« J'ai eu à cœur d'écrire un texte sensible qui prend racine dans la vie de tous les jours, cette vie qui peut passer en un instant d'un extrême à un autre, d'une joie intense à une tristesse infinie », écrit Fabrice Tosini.

On sort de cette pièce un peu sonné par le dénouement totalement imprévisible et par des retournements de situation qui montrent bien que *« le destin se moque de nos choix »*.

L'interprétation des deux actrices qui endossent de nombreux rôles, des autres patients comme des membres du corps médical, est à saluer. La mise en scène virevoltante donne une vraie intensité à cette pièce qui ne laisse pas indifférent. ● NOËL BOUTTIER

Le destin se moque des choix, au théâtre Lepic, 1 rue Lepic (M° Lamarck-Caulaincourt), du lundi au vendredi à 19 h, jusqu'au 17 janvier 2026.

LE COUP DE CŒUR DU LIBRAIRE



À l'écart des projecteurs du grand circuit médiatique, nos libraires ont des pépites à proposer aux lecteurs et lectrices.

Les fêtes approchent et avec elles, l'envie d'offrir ou de s'offrir un bon livre ? Pour cela, l'équipe de la librairie L'Humeur vagabonde – qui fête ses 30 ans cette année – propose trois coups de cœur. D'abord, ***La nuit ravagée***, de Jean-Baptiste Del Amo (éditions Gallimard), dans lequel *« l'auteur s'essaye pour la première fois au livre d'horreur et c'est une réussite totale. Tout y est : la maison hantée, le groupe d'adolescents irrésistiblement attirés par elle et nos cheveux qui se dressent sur la tête ! »*. Voilà qui promet de belles frayeurs.

Puis vient, ***Le Bleu ne te va pas*** de Judith Schalansky, traduit de l'allemand par Luce Lamy (éditions Ypsilon). À son sujet, les libraires évoquent un roman d'apprentissage et de matelots. *« L'histoire commence au bord de la Baltique, dans le bleu gris clair qu'ont en commun la mer et le ciel, des souvenirs d'enfance et d'un pays qui n'existe plus tel quel. Les lignes s'estompent au fur et à mesure des rencontres de la narratrice qui transcrit une histoire pleine d'histoires. Un fil : l'imaginaire marin sans frontière ni genre. On prend le large, on fait des détours par la grande histoire, puis la petite. Des navires, on passe aux aéronefs, pour enfin poser le pied sur la terre ferme… Mais juste le temps de s'y retrouver, rêvasser et repartir. »* Une entrée en matière à la fois douce et troublante…

Enfin, on termine sur une note inspirante avec ***Le Pacte des baleines***, de Witi Ihimaera (éditions Au vent des îles). Pour ce dernier ouvrage à offrir, l'équipe a aimé *« cette quête profondément poétique qui s'offre à nous »*, dans laquelle on retrouve une baleine sacrée en danger et un jeune garçon aux étranges cicatrices dans le dos. *« L'auteur propose de plonger avec lui dans la mythologie maorie si riche et pourtant si peu connue. Un conseil, laissez-vous porter par le chant des baleines »*.

Pour se plonger davantage au cœur de ces histoires ou en découvrir d'autres, rendez-vous… en librairie. ● LÉA SIMOND-COTE

Librairie L'Humeur vagabonde, 44 rue du Poteau (M° Jules Joffrin) ouvert du mardi au samedi, 10 h-19 h 30, les dimanches de 10 h à 13 h et les lundis de 14 h à 19 h 30 .

THÉÂTRE

DANS LE CHAOS DES COUPLES ET DU MONDE

Un huis-clos dans l'enfer de deux couples qui ne savent pas comment s'aimer. Une mise en abîme d'un monde qui va à vau-l'eau.



DR

Il faut porter en soi le chaos pour faire naître en soi une étoile qui danse ». Dans le dossier de presse de Démons, cette citation de Nietzche résume l'esprit de cette pièce fiévreuse. Sur scène, le couple Franck et Katerina se déchire, se réconcilie, s'insulte, fait l'amour. Lui, d'un cynisme total qui cache mal un abîme personnel. Elle, plongée dans une passion dévorante et dans une obsession de plaire. Pour éviter de se retrouver seuls, ils invitent le couple du dessous, Jenna et Tomas. Tout le contraire d'eux : des parents de jeunes enfants, rangés, polis, bien sous tous rapports. La rencontre de ces quatre-là, électrisée par l'alcool, va faire sortir chacun de sa zone de confort. Les quatre personnages explorent leur moi profond, les rêves évanouis, les fantasmes sexuels. Les conventions tombent dans la violence. Aucun échange désintéressé n'est possible. Le spectacle de la cruauté ordinaire n'est pas réjouissant.

Dark side

Autant le dire, cette pièce (à partir de 16 ans) n'est pas de tout repos. Et malgré quelques passages cocasses, le propos est très sombre. Les quatre acteurs (avec une mention spéciale pour Charlotte Braquet qui joue Katerina) se démènent comme de beaux diables pour faire vivre un texte joué en apnée.

Le spectateur est embarqué dans ce chaos qui envahit tout, y compris la mise en scène frénétique. L'auteur, le Suédois Lars Noren, atteint alors de maladie mentale, nous fait entrer dans son monde désespéré. No future, auraient dit les punks ! *« Comment vivre en paix à huit milliards sur une planète, quand nous ne parvenons pas à le faire à deux dans un appartement ? »*, pourrait être la morale de cette pièce 100 % intranquille. ● NOËL BOUTTIER

Démons, au Funambule Montmartre, les mardis et mercredis (sauf les 24 et 31 décembre) à 19h ou 21 h, jusqu'au 14 janvier.

CONCERTS

AU LMP, LA MUSIQUE CLASSIQUE EST UNE FÊTE

Pour sa 7e édition, la Semaine classique du Lavoir moderne parisien mise sur la fête, pour faire redécouvrir ce genre musical aux néophytes comme aux initiés.



Zoe Cavaro

Du 4 au 7 décembre, le Lavoir moderne parisien (LMP) vibrera, à l'occasion d'une animation joyeuse et créative. Mêlant les publics de tous âges, la Semaine classique se déclinera cette année sur la thématique de la fête. Son slogan « FEST : la musique, la fête ». Mélomanes, néophytes ou amateurs initiés seront invités à enchaîner les découvertes musicales, de la musique baroque à l'électronique et célébrer cet art autour d'un verre, de jeux ou de la fameuse « pizza de la semaine classique ».

Cette ouverture artistique est un peu l'ADN des fondateurs de l'évènement, Michèle Pierre et Paul Colomb. À l'image de leur association Les Pontons des arts, les deux violoncellistes parviennent à faire cohabiter toutes sortes d'esthétiques et à réunir des artistes qui ne sont pas enfermés dans leur pratique. Ils se produiront, avec leur duo Brady *(photo)*, le samedi 6 décembre, lors de deux concerts, à 17 h 30 et à 20 h 30. L'occasion d'évoquer en musique *La Vie d'après*, un répertoire conçu comme une rêverie : une addition de tableaux qui construisent un récit sonore fantastique sur nos futurs possibles. Deux danseurs les rejoindront, dont Krystale Lustrée qui proposera au public en fin d'après-midi d'inventer des maquillages fluo. La danse sera également présente, traditionnelle revisitée, avec le Bal bretonporain (savant mélange d'un bal breton au son de la musique contemporaine), un duo flûte-clarinette, toujours le 6 décembre, à 12 h 30.

Découvrez les ondes Martenot

Des découvertes, il y en aura beaucoup d'autres : le 5 décembre par exemple, celle des ondes Martenot, un instrument inventé au XXe siècle et joué par Cécile Lartigau, une ondiste (oui, c'est comme cela que l'on nomme l'instrumentiste !). Ou encore, l'accordéon associé au synthétiseur, et manié par le compositeur Franck Krawczyk. Il naviguera voluptueusement entre les époques et les genres, accompagné de la soprano Marie Soubestre. Sans oublier les timbres shakespeariens de l'ensemble baroque The BanXhies, le 7 décembre à 16 h.

Le pianiste classique Gwendal Giguelay, qui aime taquiner le répertoire contemporain ou celui de l'improvisation, ouvrira les festivités le 4 décembre, avec un ciné-concert suivi d'un karaoké auquel tout le monde pourra participer, sans limite de répertoire. Pour témoigner de la vitalité de la création, le Ponton des arts a passé commande à deux créateurs : la coréenne Imsu Choi proposera une œuvre pour ondes Martenot et Paul Alkhallaf jouera *Cent visages*, une composition électronique à découvrir en clôture de festival. Il y en aura pour tous les goûts lors de cette semaine finalement pas si classique au LMP ! ●

DOMINIQUE BOUTEL

Le Lavoir moderne parisien, 35 rue Léon (M° Château rouge), du 4 au 7 décembre.

UN FESTIVAL ET DES PRIX POUR LA JEUNE CRÉATION

Comme chaque année depuis dix-sept ans, le Cent-quatre participe au festival du théâtre émergent, avec trois spectacles prometteurs.



Annah Schaeffer

Le festival du théâtre émergent, Impatience, est de retour à Paris. Au programme de cette 17e édition qui se déploie sur six scènes d'Ile-de-France, neuf spectacles qui sont en compétition pour plusieurs récompenses : le prix du jury, un prix des lycéens, un prix de la SACD et un prix du public (décerné par les spectateurs détenteurs du pass Impatience).

Les spectateurs du Cent-quatre pourront découvrir trois des pièces sélectionnées. *Ce soir j'ai de la fièvre et toi tu meurs de froid*, par la compagnie Tous les jours de la vie, met en scène une émission culte de la radio Fréquence gaie tout en imaginant les trajectoires de ses protagonistes. La compagnie A. propose quant à elle *Chroniques d'une exploratrice*, un seule en scène interprété par Alice Gozlan qui raconte la découverte du versant caché d'Internet, au cœur des dérives complotistes. Enfin le collectif Greta Koetz jouera *Le Mal du hérisson* (photo), une fable loufoque et mélancolique dans laquelle une étrange maladie à la fin des années 1930 réunit une poignée d'individus autour d'une même soif de commun.

À noter qu'un service de navette gratuite sur réservation permettra de relier le Cent-quatre au théâtre Louis Aragon de Tremblay-en-France. Là se jouera *Erdal est parti*, le récit autobiographique d'un jeune réfugié kurde mis en scène par Simon Roth et interprété simultanément par quatre comédiens.

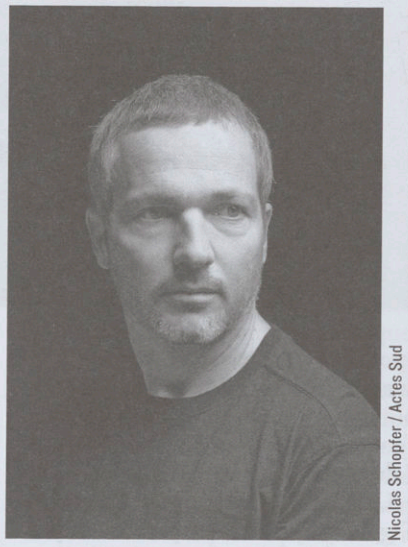
Enfin, les autres pièces sont programmées à la MAC de Créteil, au Théâtre 13, au Jeune théâtre national (4e arrondissement, aux Plateaux sauvages (20e). On pourra par exemple y découvrir *Noue*, une pièce qui explore les amitiés féminines à partir de témoignages recueillis, ou encore *Après son ombre*, qui suit la course d'une femme devant un danger que l'on devine tapi dans l'obscurité. ●

SANDRA MIGNOT

LITTÉRATURE

FÉMINICIDE ET MATERNITÉ AU MENU DU WEPLER

Bernard Bourrit et Hélène Laurain ont été récompensés par le prix Wepler pour leurs récits originaux, inscrits dans l'intimité et les expériences de vie des femmes.



Nicolas Schopfer / Actes Sud



Alexander Abdelilah_Verdier

Bernard Bourrit ressuscite dans son premier livre, *Détruire tout* (éditions Inculte / Actes Sud), un féminicide survenu dans les années 1960, en Suisse. Avec ce livre *« écrit dans des perspectives féministes »*, l'auteur explique *« avoir entr'ouvert la mécanique d'un fait divers »* pour *« s'attaquer à la société des pères »*, de ceux qui cherchent à exclure l'autre de leur territoire réel ou figuré. Auteur de textes *« confidentiels »* et de plusieurs essais, ce Suisse de 48 ans propose ici une immersion dans *« l'air du temps »* et multiplie les échos et points de vue sur ce fait tragique, pour tenter de comprendre comment on en est arrivé là. Une réussite distinguée par le prix Wepler-Fondation La Poste 2025 qui vient de lui être décerné.

Hélène Laurain remporte la mention spéciale du jury pour *Tambora*, aux éditions Verdier. Traductrice d'allemand, cette jeune autrice anime actuellement un groupe de lecture au Fonds régional d'art contemporain de Lorraine autour du thème de l'émancipation. Elle s'intéresse notamment à ce qui a trait au vivant, au féminisme et à la maternité, en s'attachant à *« rejeter les clichés, les jargons »*. Dans *Tambora*, elle laisse une mère parler de ses deux filles mais d'autres histoires se faufilent entre les lignes : celle d'un manuscrit qui intéresse un éditeur, de confinements alités ou encore de la catastrophe environnementale qui se déploie, aussi inquiétante que l'éruption du volcan Tambora, en 1815.

Récompenser des « inclassables »

Depuis vingt-huit ans, le prix Wepler soutient la diversité éditoriale en sélectionnant douze écrivains. Le jury tournant, constitué de libraires, de critiques littéraires et de lecteurs dont une salariée du groupe La Poste et une détenue du centre pénitentiaire de Rennes, choisit *« des livres inclassables, originaux, qui n'ont pas retenu l'attention des grands prix de l'automne »*, résumait sa créatrice Marie-Rose Guarnieri, lors de la soirée de remise du prix devant un public nombreux, très divers et festif.

Question singularité, le ton avait été donné par une prestation de Christine and the Queens. Doté de 10 000 euros, le prix a aussi vocation à récompenser *« une prise de risque romanesque »*, des *« œuvres rebelles au style exigeant »*, a renchéri, non sans humour, la toute nouvelle directrice du groupe La Poste, Marie-Ange Debon. ● DANIELLE FOURNIER

DANSER EN PARTAGE AVEC CHAILLOT

Une immersion dans le monde de la danse pour les jeunes des quartiers populaires.

Le Théâtre national de la danse s'est associé à Kettly Noël, artiste haïtienne majeure de la scène contemporaine et à sa compagnie Kettly Noël Dance Project (KNDP) pour un jumelage culturel avec les quartiers prioritaires de la Goutte d'Or, Chapelle-Evangile et porte de la Chapelle-Charles Hermite. Des ateliers artistiques sont conduits en priorité avec des jeunes en voie de décrochage scolaire ou en difficulté d'insertion, afin de leur permettre d'accéder au théâtre et à la création artistique. Des activités ont aussi été engagées avec des enfants de 5 à 9 ans, au Lab' Chapelle ainsi qu'avec des élèves du lycée Edmond Rostand.

À travers ce jumelage, la danseuse chorégraphe souhaite *« accompagner des trajectoires individuelles en stimulant la créativité des jeunes participants, tout en les connectant à une dimension collective et culturelle »*. Des spectacles, des répétitions ouvertes, des rencontres avec les artistes font découvrir le spectacle vivant ainsi que les métiers qui s'y rattachent. Deux nouveaux ateliers auront lieu les 2 et 3 décembre au lycée Edmond Rostand, avant la restitution au cours de la Fête de l'hiver, le samedi 6 décembre, à la porte de La Chapelle *(voir page 7)*. ● A.K.

DOCUMENTAIRE

SATIE PLUS VRAI QUE NATURE

Sorti à l'été 2025, *Le Mystère Satie* sera projeté à la mairie du 18e le mardi 9 décembre. L'occasion de redécouvrir la vie et l'œuvre d'Erik Satie, compositeur de génie, mort il y a un siècle *(voir n°340)*.

Écrit et réalisé par Bastien Loukia, ce film documentaire de cinquante minutes retrace l'histoire de ce Montmartrois dans l'âme et ce, grâce aux voix de ceux qui l'ont connu et de ceux qui aujourd'hui encore continuent de faire vivre sa mémoire et son œuvre à travers leur travail. Parmi eux, on retrouve Nicolas Seydoux, ex-PDG de Gaumont et instigateur des Maisons Satie à Honfleur, Jean-Pierre Armengaud, spécialiste mondialement reconnu de Satie ou encore Romaric Gergorin, auteur d'une biographie aux Actes Sud.

À la fois peintre, scénariste et illustrateur de bande dessinée, Bastien Louika fait la part belle à des trésors d'archives inédites et nous offre un Satie plus vrai que nature. Pas étonnant pour cet artiste natif d'Honfleur, comme l'ancien compositeur montmartrois. À noter que Bastien Louika a sorti en 2016 une BD intitulée *Erik Satie – Cinq nouvelles en forme de poire*. ● WILLIAM EVEN

Le Mystère Satie dans la salle des mariages de la mairie du 18e, à 18 h. Entrée libre.



LE 18E EN SCÈNES

Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

LE DÉSERT DE PIGALLE DE LÉO JOANNON (1958)



En 1946 les maisons closes baissent le rideau. La prostitution descend dans la rue. Le cinéma des années 1950 crée alors un véritable sous-genre, mettant en scène des jeunes filles naïves tombant dans les filets de la pègre. Presque toutes atterrissent sur les trottoirs de Pigalle. Quelques exemples : *Le Long des trottoirs* de Léonide Moguy, *Les Clandestines* et *marchandes d'illusions* de Raoul André, *Marchands de filles* de Maurice Cloche. Le canevas est toujours le même : une fille vulnérable, orpheline ou en rupture avec sa famille se retrouve piégée par un réseau de proxénètes. Le fantasme de l'époque est celui de « la traite des blanches ». Une expression éloquente.

Les femmes sont des marchandises qu'on vend, qu'on utilise puis qu'on jette. Deux longs métrages sortent du lot en présentant des personnages qui relèvent la tête : *Les Compagnes de la nuit* de Ralph Habib. Olga/ Françoise Arnoul, fille-mère sortant de prison, n'a d'autre choix que vendre son corps. Un routier sympa lui vient en aide mais elle doit s'affranchir seule d'un mac particulièrement odieux et retors. Dans *Le Désert de Pigalle* le personnage de Josy (Annie Girardot) assume son statut : *« Les femmes préfèrent faire le tapin. Elles ne veulent pas être femme de ménage et avoir six gosses ! »* Entre la maman et la putain, elle a choisi. Amoureuse, elle trouve un emploi d'écailler au restaurant « Chez Minouche » à un prêtre venu évangéliser Pigalle, ce lieu de perdition peuplé de voyous et de filles de mauvaise vie. Les prostituées sont à ses yeux des créatures déchues dont il faut sauver les âmes. Dans cette série de films, la référence à l'Église est récurrente. Leurs réalisateurs alternant les récits édifiants (*Monsieur Vincent*) et les plongées dans le monde du péché. Même la frondeuse Josy sera touchée par la grâce. En mourant, elle croise un essaim de communiantes montant vers le Sacré-Cœur. Un avant-goût du ciel.●

Monique Loubeski

EXPOSITION

IMAGES D'EXIL ÉGYPTIEN AU LOUXOR

Le cinéma du carrefour Barbès-Rochechouart associe son esthétique à celle de la photographe Sandra Guldemann Duchatellier pour présenter son travail sur l'histoire migratoire de sa famille.

Pour la première fois, le festival Photodays investit le cinéma le Louxor, joyau art déco aux accents égyptiens, pour une exposition de photos de Sandra Guldemann Duchatellier. Cette artiste, dont les origines familiales sont syriennes, chrétiennes et melkites, présente dans le salon du deuxième étage du cinéma, les photos de sa famille contrainte de quitter l'Égypte en 1961, mêlées à ses propres images réalisées entre 2022 et 2024.

Entre rêve et réalité

La photographe qui a grandi entre la Corse, l'Italie, la Suisse et le Japon, a effectué plusieurs voyages dans le pays de son grand-père. Il en ressort des tirages originaux, des archives encadrées et des vitrines de documents d'époque ; chaque élément participe, entre visible et invisible, entre ce qui a disparu et ce qui demeure, à entrer en résonance avec la singularité du Louxor. De ce dialogue entre passé et présent naît un récit visuel à la fois documentaire et poétique où les fragments composent une mémoire réinventée.

Les souvenirs et les symboles s'entrelacent dans une narration visuelle flottante entre rêve et réalité. La brume et le désert répondent aux fenêtres de lumière découvrant les paysages et les gens d'autrefois.

En montant au bar du troisième étage, on découvre les photos en couleur de l'exposition imprimées sur les tables et les murs. Le livre éponyme prolonge l'expérience, offrant un écho supplémentaire à cette narration photographique de transmission et de survivance. ●

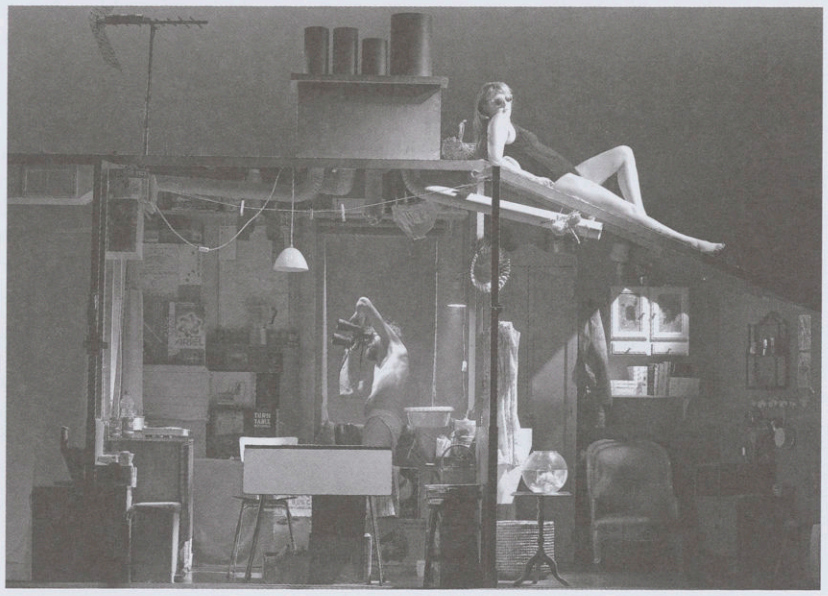
MARIE-ANTOINETTE LECA

Au Louxor, 170 boulevard de Magenta, aux horaires d'ouverture du cinéma, jusqu'au 4 janvier.

THÉÂTRE

VOISINS, VOISINE, DU COMIQUE DE HAUT ÉTAGE

***Bigre* est de retour à Paris. Toujours aussi drôle dix ans après sa création, ce spectacle sans paroles met en scène trois voisins hauts en couleur.**



Fabienne Rappeneau

Trois micro-appartements parisiens, la vie quotidienne de voisins qui vivent ensemble mais séparément, sans dialogue mais pas sans expression, le tout au rythme d'un enchaînement de gags plus burlesques les uns que les autres : tel est le cocktail que propose *Bigre*, actuellement à l'affiche du théâtre de l'Atelier.

La chambre de bonne d'un grand tout maigre est flanquée de celles d'un barbu ventripotent à tribord et d'une blonde plantureuse à babord. Dans ces espaces confinés, ils se croisent à la faveur d'un emménagement ou d'un échange de journaux, se rencontrent lors d'un dîner ou d'une soirée de la Saint-Sylvestre, se heurtent au son de leurs différents hobbys et occupations du quotidien. Ils s'aiment, s'engueulent et se séparent pour mieux se rabibocher. Avec dans ce spectacle un petit air de *Friends*, la série américaine du tournant des années 2000.

Décor surprise

Les scènes se succèdent dans un décor animé par une machinerie astucieuse qui pimente chacun des gags. Il y a des chevelures et de la lingerie qui volent, des claquements de mains qui ouvrent des trappes surprenantes, des toilettes à roulettes sur le palier et des communications inattendues entre les logements. Mais surtout, des maladresses toujours plus osées les unes que les autres au fil de la pièce. Avec même, comme dans les concerts, une fin en forme de rappel, tellement le public, hilare, en redemande.

Créé en 2014, ce spectacle de Pierre Guillois a été récompensé par le Molière de la comédie en 2017. Il est coécrit avec Agathe L'Huillier et Olivier Martin-Salvan. Guillois et Martin-Salvan sont également les auteurs d'une autre pièce auréolée de succès et en tournée partout en France actuellement : *Les gros patinent bien*.●

SANDRA MIGNOT

Bigre au théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin (M° Anvers). Du mercredi au samedi à 21 h et le dimanche à 16 h. Jusqu'au 4 janvier, puis reprise à partir du 19 janvier.

FARIDA YAHMI, LA MÔME DE LA GOUTTE D'OR

Après le prêt-à-porter, Farida Yahmi a rencontré le succès en revisitant la cuisine algérienne dans son quartier de cœur. Épaulée par ses neveux, cette autodidacte est à la tête de plusieurs restaurants dans l'arrondissement.



Thierry Nectoux

Au journal on m'avait prévenu : « *Attention Farida, elle n'est pas facile !* » Nacer, son neveu qui tient le Mah-Boules de la rue de Jessaint, m'avait précisé : « *Parler d'elle, les interviews, ce n'est pas son truc, elle est réservée si c'est trop formel.* » Mais pour *Le 18e du mois*, elle a dit oui. C'est donc au 9 rue Cavé, dans son nouveau restaurant Fabrick Sister, que Farida Yahmi nous reçoit, affable et décontractée. Le Soleil d'Oran était « *un vieux café boui-boui où il n'y avait que des hommes qui jouaient aux cartes* ». Désormais le lieu est clair, flambant neuf. Une phrase surplombe le comptoir face à nous : « *La table rassemble ceux que le monde sépare.* »

La jolie fresque murale illustre sur un fond vert de forts symboles algériens et oranais : café Aoued, Disco Maghreb avec Cheb Hasni, le chanteur Ahmed Wahby, un footballeur de l'ASCO, des bouteilles de Gazouz, une jeune femme en djellaba et baskets, un passeport algérien avec les lettres OQTF, des impacts de balles. Soit l'histoire d'un peuple qui se soulève pour la liberté. Toute une identité et une fierté que la créatrice du lieu partage sa cuisine authentique.

Une « Fabrick » de famille

Farida est connue de tous dans le quartier, dont elle est une mémoire vivante. Elle pourrait en refaire l'historique et mériterait une attention particulière sur ce qu'il y aurait à faire pour l'améliorer, et pas seulement en matière de commerce. « *Je suis une fille de la Goutte d'Or depuis mes 6 ans,* explique-t-elle. *Mon père tenait un bar au 43 rue Myrha, à la place de l'actuelle librairie La Régulière.* » Le square Léon n'était alors qu'un terrain vague surnommé « le démol ». « *Il y avait une vraie mixité de toutes les origines, des Juifs, des Portugais, des Italiens,* se souvient-elle. *Nous, les Maghrébins, étions même en minorité.* »

Ayant elle-même activement participé à la transformation du quartier, nul besoin de lui demander si elle y est attachée. D'évidence, l'énergie qu'elle a mise à créer des cantines familiales attirantes en rénovant de fond en comble d'anciens commerces saute aux yeux. Aujourd'hui la Fabrick de la rue Myrha et celle de la rue Ordener sont parmi les adresses les plus appréciées. L'accueil chaleureux, les décos soignées et la qualité des plats traduisent l'exigence de Farida. On y mange ou emporte de bons bricks, des galettes algériennes généreuses et goûteuses, du couscous, des tajines originaux, des « cazdals » chauds, des chorbas. « *C'est de la street food, mais pas du fast food* », revendique celle qui est également à la tête de deux bars-restaurants atypiques, les Mah-Boules rue de Jessaint et les Mah-Boules 2, récemment ouvert à Chapelle International, complétant cette success story familiale. « *Sans mes neveux Nacer et Salem, je n'aurais pas pu continuer* », confie celle qui s'est construite toute seule.

> « C'est de la street food, mais pas du fast food ! »

Née en 1967 à Azazga, à une trentaine de kilomètres de Tizi Ouzou – sur la route de la Kabylie – , Farida est la sixième d'une fratrie de huit enfants. À 5 ans, avec sa mère, ses frères et sœurs, ils rejoignent à Paris le patriarche de la famille, Mohand. La famille vit alors rue du Nord, dans un petit appartement d'une vingtaine de mètres carrés. Après avoir fait ses classes dans son arrondissement d'adoption, elle file au collège puis au lycée Jacques Decour dans le 9e, avant d'arrêter les cours en seconde. La suite ? « *J'ai travaillé tôt, un temps dans le prêt-à-porter, puis j'ai tenu des boutiques jusqu'à 28 ans. J'aidais mon père aussi dans son café. Je me suis tournée vers la restauration parce que j'aimais ça.* »

Un modèle de réussite

Sa première affaire sera la Môme, qu'elle ouvre grâce à l'aide financière de sa famille : « *Je voulais un lieu ouvert à tout le monde avec de la mixité. Mais aussi un café où les femmes puissent venir car moi, j'étais obligée d'aller aux Abbesses pour boire un verre.* »

En six mois, le défi se transforme en succès, faisant de la Môme une référence où, laisse-t-elle entendre, on aimait sans doute aussi son caractère. « *En fait, la Môme, ce n'était pas pour Piaf... c'était moi* », confie Farida. Avec l'envie de changer et de créer, elle vend et ouvre les Planches de Doudeauville, puis le Mistral gagnant qu'elle garde sept ans, et qui reste avec LE Môme (masculinisé !) d'en face deux bonnes terrasses prisées.

Sur les difficultés d'entreprendre à la Goutte d'Or, Farida exprime une fatigue. Elle s'enflamme en énumérant les contrôles répétés et les menaces de lourde amende pour un simple défaut d'affichage. Si elle trouve normal qu'il y ait des contrôles d'hygiène, des règles de voirie, elle considère qu'on ne la laisse pas travailler tranquillement. « *Dernièrement, on m'a reproché un vestiaire mal placé. À côté de ça, il y a des établissements qui ne devraient même pas être ouverts tellement ils sont sales et les rideaux baissés* », s'agace celle dont les restaurants sont ouverts et accessibles à tous les publics, d'où ce sentiment d'injustice.

Concernant les politiques, Farida n'a pas non plus sa langue dans la poche, elle qui ne comprend pas pourquoi la Mairie n'aide pas plus les jeunes à ouvrir des commerces et pourquoi les loyers sont aussi chers. « *Je n'ai plus confiance en eux,* avoue-t-elle. *Ils me connaissent tous et reviennent tous vers moi quand les élections approchent. Franchement, j'ai hâte que ça change.* »

Et après ? « *Aujourd'hui, mon vœu, c'est de ne plus rester ici,* tranche-t-elle. *Je vous donne la primeur, on va aller s'installer dans le sud, sur la Côte d'Azur* ». Pour alterner les saisons ou définitivement ? Elle ne le dit pas vraiment. De toute façon, Farida indique qu'aujourd'hui ce sont Nacer et Salem qui ont pris le relais, avec Samy. Nulle inquiétude dans la voix, juste le constat rassurant que l'entreprise familiale Yahmi perdure. « *Elle a tout fait toute seule, en autodidacte, personne ne l'a aidée,* affirme un de ses neveux. *Tout est parti d'elle. Elle m'a mis le pied à l'étrier et m'a tout appris.* » Un modèle de réussite pour ses neveux, conscients de ce qu'ils lui doivent. Et de ce que la Goutte d'Or lui doit. ● JEAN SERILLIN